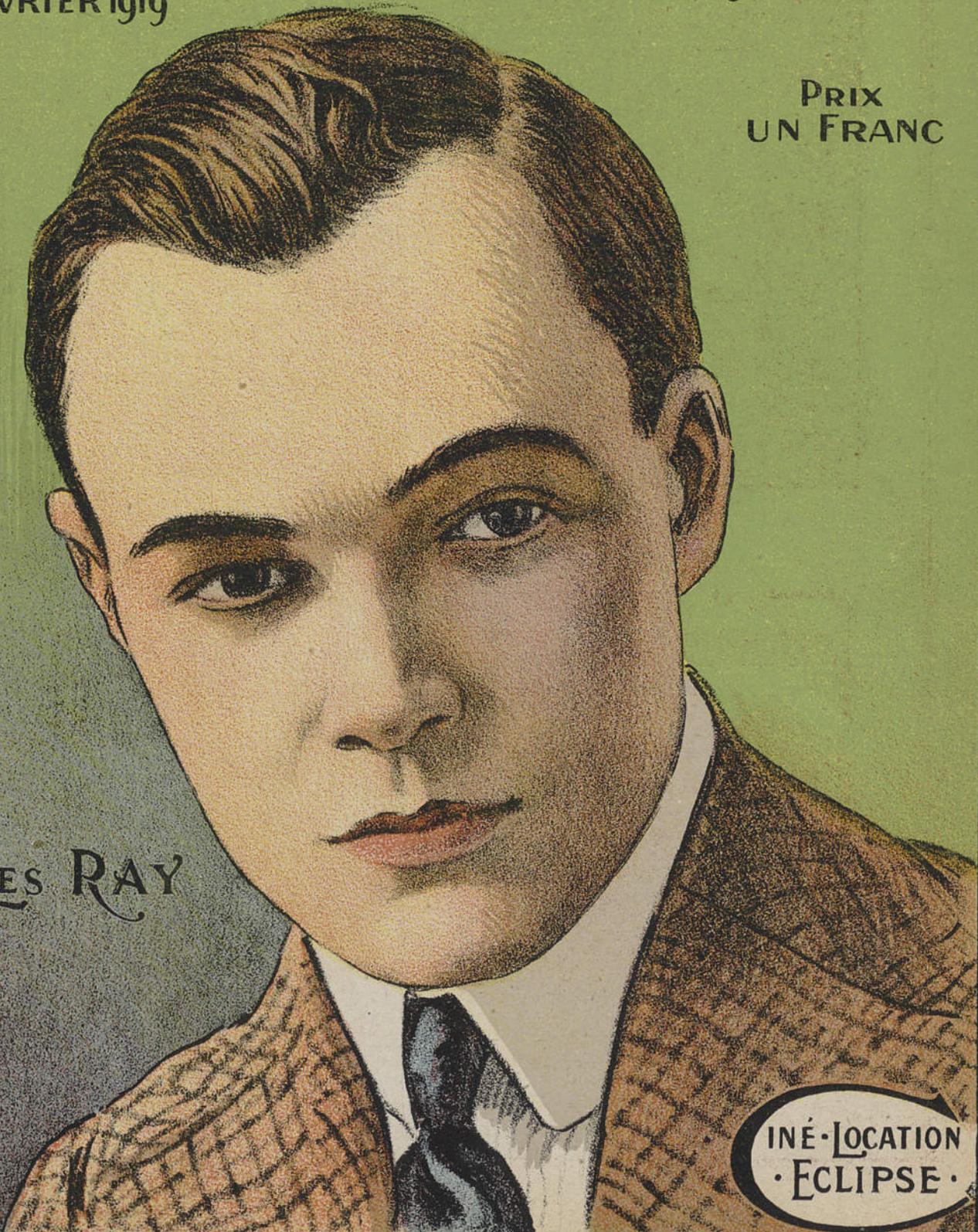


LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

N° 14
8 FÉVRIER 1919

PRIX
UN FRANC

CHARLES RAY

A detailed illustration of a young man, Charles Ray, with dark hair styled back, wearing a brown patterned suit jacket, a white shirt, and a dark tie. The background is a light green color.

INÉ·LOCATION
·ECLIPSE·

La Cinématographie Française

REVUE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

FRANCE : Un An	50 fr.
ETRANGER : Un An	60 fr.
Le Numéro	1 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
BOULEVARD SAINT-MARTIN
 (48, rue de Bondy)
 Téléphone : NORD 40-39

Pour la publicité
 s'adresser aux Bureaux du journal

SOMMAIRE

Notre Page de Couverture : CHARLES RAY.
 L'Épuration. P. SIMONOT.
 La Cinématographie française vue par un Américain. L'ARCHIVISTE.
 Oui ou Non. V. GUILLAUME-DANVEPS.
 Examen d'admission. ARLECCHINO.
 Les Beaux Films de la Semaine :
 1. La Revanche de Betty. CINÉ-LOCATION-ECLIPSE.
 2. Pris sur le fait. AGENCE GÉNÉRALE.
 3. Maud. AGENCE GÉNÉRALE.
 4. La Casaque verte. PATHÉ.
 5. La Double Erreur. L. AUBERT.

6. Avanti Savoia. VAN GOITSENHOVEN.
 7. Danse de la Vie et de la Mort. VAN GOITSENHOVEN.
 8. La Brebis égarée. UNIVERS-CINÉMA-LOC.
 La Mode au Cinéma. MISS FACE A MAIN.
 Dans tous les Pays. URBI ET ORBI.
 La Production... (matinées). L'OUVREUSE DE LUTETIA.
 Hebdomadaire... (après-midi). NYCTALOPE.
 Propos Cinématographiques. PATATI ET PATATA.
 Le Tour de France du Projectionniste (Clarente). LE CHEMINEAU.
 Boîte aux Lettres des Curieux. LE FACTEUR.
 Cette Semaine nous verrons : Présentations des 10, 11 et 12 février.

NOTRE PAGE DE COUVERTURE

CHARLES RAY

par Fritz REMONT (Interview du "Motion Picture")

NOTE DU TRADUCTEUR : Nous nous sommes efforcé de garder à cette interview l'originalité du style rédactionnel américain.

Par un récent jour de chaleur, Charles Ray soignait un petit chevreau qui semblait absorber une grande partie de son attention. Le chevreau était une jolie petite bête aux yeux bleus attirants et dont le pelage blanc et brun n'avait jamais été soumis à l'indignité d'un barbier.

Un phrénologiste aurait certainement eu du plaisir à observer les bosses du petit chevreau, spécialement les deux prééminences au-dessus de ses yeux qui semblaient promettre, pour plus tard, un fort défenseur.

Oubliant tout, excepté l'enfant terrible, M. Ch. Ray essayait de l'amuser en faisant scintiller, à l'aide de sa bague, les rayons du soleil qu'il dirigeait ensuite dans ses yeux.

— Est-ce votre chevreau ?
 — Oui, répondit Charlie Ray avec cette délicate modestie et complètement inconscient de ce que peut être son pouvoir d'attraction, mais il ne le sera pas demain, car j'ai trouvé une maison splendide pour lui. J'étais, par hasard, la semaine dernière, au club de San Gabriel. On faisait une adjudication. Et, avant que j'eus réellement réfléchi, j'avais offert un prix sur cette jeune bête ne pensant pas que mon enchère en resterait là. Anita Baldwin en avait fait don de

le Lilas
 DE
RIGAUD
 PARFUMEUR
 16, RUE DE LA PAIX
 PARIS

PRODUITS
 DU
LION NOIR
 Société Anonyme au Capital de 12.500.000 francs

EXIGEZ PARTOUT LE
LION NOIR

CIRAGE-CRÈME
 pour tous cuirs et chaussures

MIROR
 brillant-liquide instantané

STELLA
 pâte à polir

RADIA
 pâte à fourneaux

PATE AU CROISSANT
 briquette à polir

LION D'ACIER
 pour le nettoyage des couteaux

LUMIC
 nettoie les chapeaux de paille

ENCAUSTIQUE
 pour linoléums et parquets

LION BLANC
 lessive blanchissant le linge sans chlore, sans acide. Supprime l'emploi du savon.

La Grande MARQUE FRANÇAISE
 PARIS-MONTROUGE

AGENTS GÉNÉRAUX POUR L'EXPORTATION :
GEORGES REGNAULT & C^o
 38 bis, Avenue de la République
 PARIS (XI^e)

NOUS recommandons à notre clientèle, par économie de sucre, d'employer les "GRAINS MIRATON", plus actifs que les Pastilles.

LAXATIF MIRATON
 DE CHATEL-GUYON

Le Corps Médical a toujours recommandé l'emploi des "PASTILLES MIRATON" c'est la marque que vous devez exiger de votre Pharmacien.

GRAINS MIRATON

Le Meilleur des Laxatifs
 3 fr. Toutes Pharmacies 3 fr.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX
 DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement
 aux
**CONVALESCENTS,
 ANÉMIÉS,
 NEURASTHÉNIQUES,
 Etc., Etc.**

Dans Toutes les Pharmacies
 VENTE EN GROS :
 8 RUE VIVIENNE, PARIS.

sorte que vous pouvez constater qu'il est de grande race. A peine l'avais-je payé d'un chèque que quelqu'un prit le chevreau et me le mit dans mes bras. Si vous aviez vu ma rentrée à la maison! J'avais une main sur mon volant et, de l'autre, je tenais le petit chevreau. Je ne pouvais faire autrement car la voiture était remplie de monde et il n'y avait que moi qui pût tenir l'animal.

M. Ray attachait le chevreau à une branche sous laquelle, après avoir brouté quelques mauvaises herbes, il se roula pour dormir.

— Je suis venu pour votre autobiographie, M. Ray, annonçai-je hardiment.

— Je ne suis pas sûr de vous avoir compris, répondit en souriant l'étoile de « His Father's Son » (le Fils de son Père). Voulez-vous parler d'une de ces tombes blanches, nom, date de naissance et autres petits détails comme cela? Je n'ai pas vécu si longtemps, voyez-vous, et je ne sais si mes petites aventures intéresseraient ou non quelqu'un.

— Essayons, voulez-vous?

— Certainement; voyons, il fait chaud ici. Nous n'avons réellement aucune place convenable pour nous entretenir à ce sujet, venez dans mon salon, il est rempli de choses, mais il y fait frais et c'est peut-être la meilleure place pour être tranquille.

Mon nom, vous le connaissez.

Ma date de naissance : 15 mars 1891; j'ai 27 ans, je ne suis pas effrayé de vous l'avouer, parce que je ne suis qu'une étoile mâle. Je suis né à Jackson, Illinois, mais j'ai vécu à Springfield et à Peoria, plus tard, je terminais mes études à l'école de Polytechnic-High, de Los Angeles.

C'est au Polytechnic-High, que je pris la passion du film. Je pris part à toutes les représentations, autant que mes études à la pension me le permirent. Je désirais aller sur la scène à un tel point que je ne pensais guère à mes études. Comme les parents le font le plus souvent, les miens s'y opposaient; je profitais des vacances d'été, pendant qu'ils étaient allés faire un voyage, pour travailler au vieux théâtre Burbank. Quelquefois, j'avais une seule ligne à dire, quelquefois pas du tout, mais je tenais mes yeux ouverts et ne m'occupais pas du dollar par soirée que je recevais.

Mon occasion vint enfin. Une petite représentation fut annoncée au Phenix. Je sollicitai une place dans le chœur d'une comédie musicale, mais obtint quelque chose de meilleur. J'avais l'habitude de chanter à l'école, je suis ténor, mais n'avais jamais chanté au concert. A la maison, je chantais beaucoup.

On me donna un chant et un tout petit rôle dans cette comédie. Je devais chanter selon la mode habituelle de la scène. Le régisseur me dit dans la matinée : « Que désirez-vous, demi-lumière ou brillante lumière? » Je n'avais jamais entendu parler des deux, réellement, car au Burbank, nous jouions drame ou comédie. Comme je pensais qu'il valait mieux commencer modes-

tement je lui répondis très timidement : « Demi-lumière s'il vous plaît! »

Ce soir-là tout alla doucement. Mon tour arriva en son temps, et je me tenais au centre de la scène, un pied reposant sur un banc, me rappelant que les ténors avaient toujours une pose peu confortable comme cela. Elle semblait à la fois facile et nonchalante, mais ma jambe et mon pied tremblaient avec nervosité.

Je n'avais pas peur et me sentais sûr de moi, mais je me rappelle avoir contemplé ma jambe tremblante, me demandant si elle tomberait ou si je ferais mieux de la poser tout de suite par terre. Je n'aimais pas l'apparence de ce membre tremblant, aussi, je le mis par terre, récitais mon rôle, chantais ma partie et dansais autour de la scène, et je vous le dis, ce fut brillant!

Les théâtres en Arizona me semblèrent superbes. Avez-vous jamais vu les ciels d'Arizona pendant la nuit? Oui? Eh bien, vous savez combien leur vue vous inspire. De la scène, vous pouvez regarder et voir les étoiles et le public a, au-dessus de sa tête, la voûte du ciel brillant. Les hommes fument tellement que vous pouvez voir, çà et là, des points lumineux semblant autant de mouches de feux qui voltigent. Je n'oublierai jamais la beauté de cet ensemble.

Le pire fut que tous mes engagements arrivèrent brusquement à leur fin. Avec les engagements de théâtres, on est engagé pour dix semaines, mais on est généralement prévenu à la fin de la 5^e ou 6^e semaine que l'engagement prend fin.

Les salaires ne dépassant jamais 30 ou 40 dollars, je n'avais jamais un centime de reste. Mes parents s'étant, entre temps, réconciliés avec moi, m'envoyèrent de l'argent pour retourner à Los Angeles. Ils me donnèrent une splendide garde-robe, car bien que de situation modeste, ils ne voulaient pas que j'eusse une apparence pauvre pendant que j'étais acteur.

J'avais coutume de les préparer d'avance. J'écrivais :

« Les choses semblent marcher bien lentement cette semaine » et la semaine d'après, je câblais : « La Compagnie a sauté, rentrerai vers le 10 ». Mes parents avaient une grande patience et mon père disait : « Si vous nous aviez seulement fait la surprise de revenir avec un petit chèque! » Ils savaient bien que je gagnais de l'argent, mais ils ne le virent jamais et cela finissait toujours ainsi.

Je séjournai aux environs de Los Angeles pendant quelques mois. C'était l'été et rien ne survint. Je rencontrai quelques personnes qui désiraient présenter dans les petites villes près de Los Angeles, un acte joué par trois artistes.

Jusqu'à ce jour, je n'avais vu aucune des grandes représentations de l'Est; l'un des auteurs était un habile écrivain, pour le dialogue. Il prit hardiment des pièces comme « Girl of the Golden West », « Lottery-man », « The Wolf », « The Dollar Man » en tira le meilleur de l'intrigue, changea les titres et les

noms des personnages, arrangea à sa manière le dialogue pour que nous ne puissions jamais reconnaître l'original et nous eûmes ainsi un acte de vingt minutes donnant l'impression d'une pièce nouvelle. Nous eûmes du succès. Nous étions de tels pirates que, sous un autre titre, nous fîmes même avec « Havoc » d'Henry Muller, une pièce nouvelle.

« Nous gagnions 80 dollars par semaine et les partagions de trois manières. Chacun de nous avait vingt dollars et les autres vingt dollars, nous les gardions pour les dépenses, décors, voyages et autres choses imprévues. Nous travaillions tous aux décors et avions l'habitude de peindre quantité de choses, c'était réellement comique. J'avais déjà une grande expérience pour la mise en scène.

Réellement, j'avais étudié la mise en scène longtemps avant cette époque. A la maison, lorsque j'avais vu une représentation, j'allais dans ma chambre et me mettais les plus comiques barbes, perruques et moustaches. J'avais une garde-robe complète et des maquillages en plus grande quantité que maintenant que je suis devenu un professionnel.

Un soir, un de mes camarades et moi étions assis dans ma chambre, souhaitant d'aller ailleurs, lorsque Harry Spear, de la « Belasco Stock Co », entra. Il nous parla de cinéma et nous dit : « Pourquoi n'en faites-vous pas? » Cette proposition me plut. J'espérais que mon compagnon ne serait pas tenté. N'était-ce pas égoïste? Mais j'étais si impatient d'agir que je pensais n'avoir pas à me préoccuper d'autre chose. Mon camarade dit qu'il détestait le cinéma, qu'il ne désirait que les succès de la scène.

Spear me dit d'aller, dès le lendemain matin, au studio de Ince, près Santa Monica, je mis mon réveil-matin à 6 heures. Je changeai trois fois d'automobile, marchai encore, puis arrivai brusquement devant une vue la plus belle que j'aie jamais contemplée. Il y avait environ 90 cow-boys galopant sauvagement sur leurs poneys, 40 à 50 Indiens, une soixantaine de voitures, un des plus beaux matins de Californie pour éclairer la scène, l'éclat de l'Océan Pacifique, l'animation de la place, tout cela m'éblouissait et me charmait. Je n'ai jamais désiré aussi ardemment faire quelque chose, dans toute ma vie, qu'à ce moment j'ai désiré entrer dans le cinéma.

La date, 12 décembre 1912, me restera gravée dans la mémoire. On faisait des films sur la guerre civile qui comprenaient peu de femmes. Le canon tonnait, c'était la bataille corps à corps.

On me prit tout de suite comme un extra et on me dit de mettre une barbe. Je trouvai alors que mon entraînement, durant les longues heures de la nuit, m'avait été très utile, et j'attribuai réellement à cela mon entrée dans le cinéma; car, en général, les jeunes n'ont pas l'expérience de la mise en scène; et si je n'avais pas été capable de faire ce qui était exigé à ce moment, je n'aurais probablement jamais tourné.

A la fin de la journée, M. Ince vint à moi et me parla.

Il me fit compliment de ma barbe et du caractère de mon jeu, et je répondis : « Ceci est un peu hors de ma spécialité, mais j'ai fait de mon mieux ». Il reprit : « Quelle est votre spécialité? » Je répondis : « Juvénile » (Rôle d'enfant). Il me pria de recommencer le jour suivant.

Lorsque je revis M. Ince, il me dit que si un jeune homme pouvait aussi bien porter une barbe, il serait d'une grande utilité à la troupe. Nous portions alternativement les uniformes du Nord et du Sud, dont nous nous chargions. M. Ince me donna un rôle de jeune garçon pour commencer. C'était un peu plus difficile. « The Favorite Son » (Le fils favori) était dirigé par Francis Ford; Grace Cunard était la jeune fille et Joseph King, l'autre frère. J'étais si enthousiasmé, si inspiré



et travaillai si fort que je ne croyais pas possible de me tromper complètement. Quelquefois, quand j'ai assez d'argent, je vais louer ce vieux film et le fais tourner pour moi tout seul. J'aime voir comment je jouais dans ce temps-là. On m'a dit qu'il est représenté maintenant en Chine et y fait de bonnes recettes.

Un jour, à la fin de la représentation, je fus demandé auprès de M. Ince. Je pensai qu'il allait me prier de prendre la porte. Il me dit que le film était monté et qu'il l'avait examiné très soigneusement. Je pensai que c'était ma fin, et me dis : « Oh! si seulement je pouvais gagner six ou huit semaines de plus, je pourrais économiser assez pour aller à New-York. Cependant,

M. Ince me dit : « Je vois de très grandes dispositions en vous et j'espère que vous voudrez bien rester avec moi ».

J'étais anéanti car, jusqu'à ce jour, personne n'avait jamais voulu rester avec moi. On désirait toujours se débarrasser de moi parce que la représentation ne pouvait me payer ou ne pouvait avoir lieu. Cela me remit tout à fait. Nous montâmes et j'étais tellement heureux que les pleurs emplirent mes yeux; j'avais la gorge serrée et ne pus prononcer une parole de remerciements. Je tombai en haut de l'escalier, les larmes m'ayant obscurci la vue, M. Ince avait dû remarquer mon trouble, mais il était si aimable qu'il me donna une tape amicale sur l'épaule et me dit : « C'est bonne chance lorsqu'on tombe en haut de l'escalier! »

Par la suite, j'étudiais tout le temps, même dans les autos. Je n'en avais pas encore une à moi, j'oubliais tout ce qui m'entourait et ne pensais qu'à mes rôles et comment les perfectionner. Brusquement, je revenais à la réalité et, regardant autour de moi avec anxiété, me demandais si je n'avais pas fait quelque excentricité pouvant donner à penser que j'étais toqué!

— M. Ray, vos parents doivent être très fiers et se réjouir de vous avoir laissé suivre votre vocation.

Charles Ray sourit. C'est un tel soulagement pour eux de ne plus me voir leur demander de l'argent!... Ils ne me le donnaient jamais à contre-cœur, car ils pensaient qu'il y aurait quelque jour un bon résultat. Mon père commença à être fier de moi, le jour où j'eus un compte en banque. C'était sa manière de comprendre son orgueil envers moi.

— Répétez-vous, beaucoup?

Très peu, en vérité. Je lis une fois une pièce, cela est le fleuve; les épisodes sont pour ainsi dire, les affluents. Juste avant de jouer un certain épisode, je le relis et j'en parle avec mon directeur, Victor Schertzinger qui parle plusieurs langues. C'est un étonnant et merveilleux musicien qui a écrit la musique pour « Civilization ». Il vient de finir un drame pour moi. Le titre actuel est : « A nine-o'clock Town », mais probablement il sera changé. Je ne peux vous expliquer comment il se fait qu'entre Vic et moi, nous nous comprenons si bien, nous n'avons pas besoin de causer lorsqu'il dirige. Il me regarde, je le regarde. Ce doit être transmission de la pensée ou je ne sais quoi, mais je sens tant d'harmonie quand il est près de moi et joue de sa musique qui me transporte d'enthousiasme.

Naturellement, si nous sommes une dizaine tra-

vaillant ensemble, il faut qu'il y ait une petite répétition. Malgré mon émotion, en général, je joue spontanément d'après mon impression ressentie sur le moment.

— Avez-vous le sentiment que vous pouvez vivre votre sujet, et y pensez-vous tout le temps que vous travaillez?

— Je sais que je le peux. Je suis heureux de n'avoir jamais perdu mes illusions. Je peux voir une pièce qui me semble réelle et dont le caractère me pénètre. J'ai eu un rôle dans lequel j'avais à porter un monocle, le maquillage gras, la chaleur l'empêchaient de tenir en place. Pour y parvenir, je le portais toujours à la maison et principalement en dînant. Je savais que je devais manger sans qu'il tombe et pensais combien ce serait horrible, si, dans une scène, ce monocle glissait le long de ma joue fardée! Je m'habituai si bien à le porter qu'il me manquait lorsque mon rôle était fini.

Il émane de Charles Ray une tranquille fermeté qui se fond avec un éclair de jeunesse et de gaieté dans ses yeux couleur de noisette. Il semble un grand, généreux et franc garçon qui vous regarde droit dans les yeux. Il est si impatient de réussir et de plaire à M. Ince que les succès passés s'évanouissent dans son esprit. N'avez-vous pas toujours détesté les gens qui vous serrent la main avec une main froide, visqueuse? Vous n'avez pas cela à craindre avec M. Ray. Il vous donne une ferme et chaude poignée de main qui semble vous dire : « Je suis certainement heureux de vous connaître ».

Et d'après sa grande expérience, bien qu'il n'y ait que cinq ans qu'il ait embrassé cette carrière, Charlie Ray dit qu'il y a, pour une femme de talent, une splendide chance de réussite. Il aime à changer la principale artiste dans chaque film, mais il dit qu'il est presque impossible de le faire étant donné la rareté des jeunes filles à la fois jolies et ayant du talent.

— Je crois que si les jeunes filles qui désirent réussir dans le cinéma voulaient ne plus rêver et s'astreindre à travailler sérieusement à la maison en étudiant et surveillant leurs gestes dans la glace, en lisant les magazines de cinématographie et voyant les meilleurs films, elles auraient exactement la même chance que moi. Je n'ai pas obtenu ma chance par ma bonne mine ou des recommandations, mais simplement en étant prêt lorsqu'une porte s'ouvrait après de nombreux désappointements...

Allez à lui, et attachez vous à lui, me dit-il en terminant, c'est le véritable secret du succès à l'écran.

ROMAN DE GLORIA

LES NOUVEAUTÉS AUBERT

124, AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE - PARIS

AVEC UN RARE TALENT :

FRANK MILLS



I
N
T
E
R
P
R
È
T
E

I
N
T
E
R
P
R
È
T
E

L'ORAGE

DRAME DE LA VIE

EN QUATRE ACTES

MERCREDI
12
Février

PRÉSENTATION AUBERT-PALACE PRÉSENTATION

MERCREDI
12
Février

10 HEURES MATIN

Établissements L. AUBERT

L'ORAGE

Drame de la Vie
EN QUATRE ACTES

Marc Probert, jeune ingénieur, poursuit avec acharnement la découverte d'une nouvelle formule applicable à l'exploitation des minerais aurifères.

Marié depuis quelques années, il adore sa femme Simone et ses deux enfants, Estelle et Jean. Ce soir-là Marc Probert est retenu dans son laboratoire près de ses contremaitres et de ses préparateurs. Malgré ses

préoccupations scientifiques, il n'oublie pas qu'il a promis à sa femme le matin même, de lui offrir quelques divertissements dans la soirée; fidèle à sa promesse, il prie un de ses amis, G. Leroy, riche, oisif et veuf de vouloir bien accompagner sa femme.

Leroy accepte avec empressement. Il vient chercher en brillant équipage la jeune femme et tous deux, en



L. AUBERT : 69, Rue de l'Hôtel-de-Ville, LYON

Etablissements L. AUBERT

L'
'
O
R
A
G
E

'ORAGE

avec

FRANK MILLS

L. AUBERT : 24, rue Lafont, MARSEILLE

Etablissements L. AUBERT

FRANK MILLS

le héros

des plus beaux drames

américains

dans



L'ORAGE

Scènes de la *Vie*

dans ce qu'elle a

de plus gravement impressionnant

INTERPRÈTE :

FRANK MILLS

BRUXELLES 40, place de Brouckère, 40 BRUXELLES

Etablissements L. AUBERT

L'ORAGE (suite)

excellents camarades vont passer la soirée au théâtre et souper dans un restaurant mondain.

Leroy reconduit M^{me} Probert chez elle. Mais un peu surexcité par le fin souper, grisé par le charme de la jeune femme, il emploie un honteux subterfuge. Il réussit en sortant à fausser la serrure de la porte d'entrée. Il renvoie son équipage et quelques minutes après, pénètre dans la chambre de Simone.

La jeune femme reposait sur son sofa. Elle crut que son mari rentrait et peut-être la confusion eut-elle été favorable au projet de Leroy, si, en cet instant même, Marc Probert, fatigué de ses travaux du jour ne fut entré pour saluer sa femme avant de s'en aller coucher. Son étonnement et sa colère n'eurent point de limites et, malgré les protestations indignées de Simone, il décida que dès le lendemain, ils se quitteraient pour toujours.

Afin d'éviter tout scandale, il décide une séparation amiable et deux jours plus tard, malgré une scène déchirante, il quittait sa maison, emmenant son petit garçon et laissait sa fille aux soins de Simone. Par un chèque de cinquante mille francs, il assurait momentanément leur existence.

Dix-huit ans ont passé. Marc Probert est revenu — après avoir réalisé une fortune considérable dans l'Argentine — habiter cette ville où il a tant souffert autrefois; son fils Jean vient de sortir du collège. Le père et l'enfant réunis vivent dans une intimité profonde.

Pendant que Probert établissait les bases de sa fortune en de lointaines contrées. Simone élevait sa fille avec une tendre sollicitude. Malgré la dignité de sa vie, l'économie qui présidait à tous ses actes, ses ressources s'étaient épuisées. Pour vivre et marier sa fille, elle fut obligée de prendre la direction d'une maison de jeux où se réunissaient les jeunes gens de la ville et des femmes dont la sévérité de mœurs n'était point exemplaire. Un soir, deux jeunes gens vinrent passer la

soirée à la maison des Miroirs; ces deux étudiants étaient Jean Probert et son meilleur camarade de l'Université Léonce Leroy, très justement le fils de ce Leroy qui avait autrefois déchaîné l'orage qui brisa l'affection et le bonheur de la famille Probert.

Ce même jour, la fille de Simone quittait le pensionnat et, malgré la défense de sa mère, Estelle pénétrait dans les salles de jeux. Jean se sentait attirer vers cette jeune fille qu'il ignorait la veille par une incompréhensible sympathie. Léonce Leroy fut également charmé de cette rencontre.

Jean rentrait chez son père fort avant dans la nuit après avoir perdu une somme importante au baccarat.

La réputation de la maison des Miroirs était douteuse; Marc Probert interdit à son fils d'y retourner jamais.

Le souvenir du passé assiégeait sa pensée, il retrouvait les lettres d'autrefois. Un bijou précieux que Simone lui avait offert dans les premiers mois de leur mariage avait ses regrets.

Ce bijou, il le donna un jour à son fils qui l'implorait afin qu'il l'autorisât à demander la main d'Estelle. Le jeune homme, malgré l'opposition de son père, revint à la Maison des Miroirs. Il y rencontrait Estelle et lui disait sa sympathie. Il demandait à M^{me} Probert qui cachait sa personnalité depuis qu'elle dirigeait la Maison des Miroirs sous le nom de Simone Derval, de lui permettre d'espérer qu'un jour Estelle serait sa femme. Tout à coup, Simone reconnut au doigt de Jean Probert le bijou qui lui rappelait de tendres et lointains souvenirs. Elle comprit quel sentiment rapprochait Estelle et Jean. Tous les deux étaient ses enfants.

La jeune fille avait obtenu, ce même jour, l'autorisation d'une promenade en auto avec Léonce Leroy. Un orage terrible les retenait dans un hôtelier des environs. Simone prévenue courait rejoindre les deux jeunes gens, elle arrivait au matin. Désespérée de

BRUXELLES : 40, Place de Brouckère

Etablissements L. AUBERT

L'ORAGE (suite et fin)

voir sa fille compromise, elle rentrait avec Estelle.

Furieux que ses ordres fussent méconnus, Marc Probert se rendait à la Maison des Miroirs afin que l'on en interdise l'entrée à son fils; son étonnement fut sans borne d'y retrouver Jean dans les bras de sa mère.

Dans une scène véhémente, il reprochait à la malheureuse femme d'entraîner son fils, de le vouloir ruiner au jeu, de vouloir prendre l'enfant pour se venger du père.

Calme et douloureuse, Simone racontait sa vie difficile depuis qu'il l'avait quittée. Combien elle avait souffert de son abandon. Comment elle était obligée de travailler pour vivre et faire vivre sa fille. Elle le

suppliait d'obliger Leroy à lui dire la vérité sur les événements du passé qui avaient broyé leurs cœurs, leur mutuelle affection, tout leur bonheur.

Leroy simplement avouait sa faute en termes émus, il réussissait à convaincre Marc Probert de l'innocence de sa femme.

Après l'orage qui, si brusquement s'était abattu sur leur bonheur, un éblouissant et chaud rayon illuminait enfin leurs âmes désolées.

Léonce Leroy aimait Estelle, il prouvait la sincérité de son amour, il l'épousait. Marc Probert pardonnait et oubliait le passé dans l'immense joie de les retrouver tous et pour toujours.



LONGUEUR APPROXIMATIVE : 1.550 MÈTRES

L. AUBERT : 109, rue Sainte-Croix, BORDEAUX

Etablissements L. AUBERT

EN PLEINE ACTION

à 3.000 mètres d'altitude

LES COMBATS AÉRIENS

REMARQUABLE et UNIQUE DOCUMENT de la Guerre des Avions

L'OPÉRATEUR, à bord d'un *hydroplane de combat*, favorisé par des circonstances exceptionnelles, engagé lui-même dans la *bataille*, a « tourné », en *PREMIERS PLANS*, toutes les phases de cette meurtrière rencontre.

CE FILM SERA TRÈS PROCHAINEMENT PRÉSENTÉ

L. AUBERT, 53, Boulevard Carnot, TOULOUSE

Exclusivités L. AUBERT

LES TRIBULATIONS DU MISSIONNAIRE

Eddie et Alice voudraient s'épouser. Mais le malheur est que M. Reed, le père d'Alice, veut absolument marier sa fille au missionnaire Peter Pions, fils d'un de ses meilleurs amis, et qui doit arriver aujourd'hui. A une nouvelle demande d'Eddie, il fait encore une réponse négative.

Le pauvre Eddie, en s'en allant, rencontre justement le fameux Peter Pions. Il l'emmène chez lui, et lui fait croire qu'il est chez les Reed, qui, dit-il, sont sortis et ne reviendront que dans une heure. Le missionnaire veut utiliser cette heure pour prendre un bain. Eddie trouve cette idée géniale, car il en profite pour enfermer le pauvre dans la salle de bains, revêtir ses habits de missionnaire et appeler une ambulance sous prétexte que c'est un fou dangereux. Saisi par les gardes, le prétendu fou se débat et arrive à s'échapper, en chemise de nuit. Et dans les rues se continue cette poursuite originale d'un missionnaire en chemise.

Devant les Reed et leurs amis, Eddie se fait passer pour Peter Pions. Il simule si bien la mauvaise éducation qu'au bout d'une heure, le père d'Alice, outré, ne veut plus entendre parler de ce grossier personnage pour gendre. Mais à ce moment arrive le vrai Peter Pions, toujours en chemise, qui révèle son identité et déclare en même temps qu'il est déjà marié et père de quatre enfants. Le père d'Alice avait simplement mal interprété la lettre de Peter.

Ce n'était pas la peine qu'Eddie se donne tant de mal à imaginer son subterfuge : il épousera Alice de toute façon ! Cependant, comme les gardes arrivent, à la poursuite de leur victime, celle-ci se sauve de nouveau. Combien de temps encore dureront les TRIBULATIONS DU MISSIONNAIRE ?

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 316 MÈTRES.

TOURS & SES ENVIRONS

La Vallée de la Loire Ses Châteaux Historiques

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 150 MÈTRES.

L. AUBERT, 50, rue des Ponts de Commines - Lille

Louchet-Publicité.

EPURATION

On croit aisément ce qu'on désire. Aussi entend-on répéter à chaque pas cette phrase consolatrice : « Vous allez voir comment la guerre aura changé tout cela ! » Et plus on avance vers la paix plus on s'aperçoit que la guerre n'a rien changé du tout ou que les modifications dont elle est responsable, ne sont que des aggravations.

M. Fernand Vanderem a beau nous dire que « les spectacles osés, les tangos indécents et les couplets graveleux, c'est la France restée jeune qui danse comme elle se battait », il ne parvient pas à convaincre M. Henri Welschinger qui lui répond :

« Hélas, non ! cent fois non ! C'est le retour des scandales et des folies du Directoire. Et vraiment nos belles victoires d'hier méritaient mieux. Nous sommes nombreux ceux qui croyaient que la vague infecte de plaisirs grossiers n'était qu'un mouvement désordonné de peu de durée et le restant de vieilles habitudes qui allaient disparaître avec le tourment de la guerre. Nous pensions que les périls et les épreuves de luttes gigantesques, les tableaux effrayants de millions de morts et de blessés, les tortures des prisonniers, les douleurs des proscrits, les angoisses des veuves et des orphelins, les dévastations des provinces envahies, les misères des spoliés, les cris et les révoltes de tant de créatures frappées, salies, polluées et déchirées, feraient naître dans tous les cœurs et dans tous les esprits un *sursum* de nobles colères, de belles protestations, de révoltes sublimes. Oui, nous rêvions une exaltation superbe, un renouveau magnifique, un redressement patriotique et vraiment français !

« Et voici qu'au lieu d'avoir ce spectacle tant désiré, tant attendu par tous, des industriels, des marchands de louches poisons nous invitent à la débauche, à la licence, à l'orgie, à la crapule. Ce n'est plus le bon et vrai peuple français qu'il s'agit d'enseigner, d'instruire. C'est le populaire, c'est la plèbe qu'il faut faire rigoler. D'une foule de héros qui ont stupéfait le monde entier par

leurs exploits, on voudrait faire un tas de drôles courant après des drôlesses et remplacer les fêtes patriotiques par de viles saturnales. On va plus loin. On spéculé sur les plus lâches sentiments par exemple, sur celui de la paix. On attire des spectateurs par le tableau des atrocités les plus abjectes et l'on se pâme de satisfaction quand les recettes abondent par un spectacle où l'on exhibe, entre autres, une histoire dégoûtante de viol où l'on montre un fou crevant les yeux à un autre fou. Il n'est pas de soirée où l'on ne fasse couler le sang sur la scène, jeter le vitriol à des faces qui se crispent et se déchirent, susciter des hoquets et des clameurs ignobles, répandre l'épouvante dans une assemblée frémissante et amener des convulsions et des syncopes parmi les insensés qui sont venus assister à de tels tableaux !

« Eh bien, je dis qu'il est temps d'en finir avec toutes ces infâmies déclamées et illustrées. Si la police ne prend pas des mesures pour arrêter les flots immondes de ces égoûts collecteurs il y aura des Français qui sauront s'en mêler et faire justice de toute cette corruption dont les Boches seuls peuvent se réjouir ! »

M. Henri Welschinger a bien raison. Et M. E. Benoit-Lévy qui, dans les *Amis de Paris*, partage l'indignation de l'éminent académicien, déplore le très fâcheux spectacle qu'offre la capitale aux innombrables hôtes de marque auxquels elle accorde en ce moment une hospitalité coûteuse et des distractions... poivrées.

Il nous faut constater toutefois que, parmi les divers genres d'amusements que la Babylone moderne tient à la disposition de ses hôtes, le Cinéma, qui est devenu l'un des plus importants, n'a donné lieu, jusqu'ici, à aucune protestation des moralistes les plus sévères.

Il y eût bien un nommé Turmel qui fulmina, contre l'influence pernicieuse de l'écran ; mais cet ex-avoué a montré lui-même *in anima vili*

que la corruption avait d'autres moyens de propagation que les cinémas.

Ce n'est pas sur l'écran, en effet, que l'on projette des vues invitant le peuple à la débauche, à la licence et à l'orgie selon les justes plaintes de M. Welschinger. Il faut nous en féliciter et nous efforcer de conserver le bon renom que s'est acquis le film au point de vue moral.

On peut du reste, à bon droit, s'étonner qu'après plus de vingt ans d'existence et de succès sans cesse grandissants, le cinéma ait pu résister victorieusement au vertige de folie érotique dans lequel tourbillonne notre théâtre, notre littérature et... nos mœurs.

Et ce n'est pas d'hier que la grande ville possède le peu enviable renom d'être un lieu peu favorable à l'éclosion de la vertu. Ecoutez Boileau parler des dames de son temps :

« On peut trouver encor quelque femme fidèle
Sans doute, et dans Paris, si je sais bien compter
Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer ».

Mais Boileau exagérait; comme exagèrent nos moralistes contemporains. Paris fut de tout temps une sorte de caravansérail où se donnent rendez-vous les aimables jouisseurs du monde entier. Ceux-ci, qui ne voient la grande ville que sous son aspect superficiel et pour qui Paris est limité par la Place Pigalle au Nord et celle de l'Opéra au Sud, s'imaginent connaître la grande cité parce qu'ils ont vu la jambe de M^{lle} Mistinguette, le nombril de M^{lle} Polaire et entendu le célèbre comique B... prononcer en scène un mot fameux qui perd beaucoup à être dit par un autre que Cambronne.

Ce n'est pas ça, Paris. Ce n'en est que le cloaque. Il n'en est pas moins vrai que nous prêtons trop volontiers le flanc à la critique en traitant en enfants gâtés les sinistres farceurs qui nous valent cette fâcheuse renommée. De tous temps des gens peu scrupuleux se sont fait une spécialité de l'ordure. Ces mercantis de l'art, ces proxénètes de la littérature ont trouvé une clientèle facile chez les riches métèques implantés chez nous et qui forment ce qu'on est convenu d'appeler le *Tout-Paris*. Notre indulgence, notre veulerie ont fait le reste et imprimé comme un

marque d'origine sur des plaisirs dépravés qui n'ont, en réalité, rien de français.

Comme je le disais au début de cet article, d'excellents esprits comptaient sur la guerre pour cautériser les plaies gangrenées et nous refaire une morale digne des hauts faits de nos soldats. Il n'en est rien, hélas! et M. Alfred Capus est parfaitement fondé à dire que les « pères d'admirables héros » furent d'abominables mercantis.

Si, au point de vue de la bonne tenue des spectacles, le cinéma est heureusement demeuré à l'abri de la contagion, il n'y a pas échappé au point de vue industriel et commercial. Comme toutes les grandes industries à leurs débuts, il a eu ses parasites et ses exploiters. Il n'en est pas encore entièrement débarrassé. Se souvient-on des premiers beaux jours de la bicyclette? Une nuée de rastaquouères et d'aventuriers s'étaient faits les chevaliers servants de la *Petite Reine d'acier*. Tout un monde de louches intermédiaires vécut en princes de cette industrie naissante. L'automobile les enleva à la pédale et bientôt on put voir des gaillards qui, la veille portaient des bottines éculées, manier le volant de somptueuses limousines. L'aviation fut une rivale redoutable pour l'auto. Ces jolis messieurs n'eurent qu'exceptionnellement l'« estomac » de piloter eux-mêmes un appareil; mais ils évoluèrent gracieusement autour des constructeurs, des inventeurs, des hardis premiers pilotes et surent en tirer de beaux profits.

L'expansion formidable du cinéma n'a pas laissé indifférents ces gentleman. Le film est, pour eux, un filon à exploiter, à faire suer, à presser comme un citron et à rejeter ensuite pour passer à un autre genre d'exercice et trouver un nouveau champ d'expérience pour leur activité.

La compétence est ce qui les préoccupe le moins. Ils viennent au cinéma des points les plus éloignés, des Antipodes les plus imprévus. Celui-ci a lâché son comptoir de « Chand de vins » et, de bistro, s'est improvisé cinématographiste. Tel autre a jeté aux orties sa toge d'avocat. Un troisième nous arrive de la finance. Et tous ces gens là tranchent dans le vif. Ils apprécient un film, en discutent la valeur, en critiquent l'exécution. Ils donnent volontiers un conseil à l'opérateur

LES ÉTABLISSEMENTS GAUMONT

ont l'honneur d'informer les Exploitants
qu'ils viennent de terminer la réalisation du film

ROSE-FRANCE



Cantilène héroïque en noir et blanc

Composée et visualisée

par



— MARCEL L'HERBIER —

dont ils donneront au

GAUMONT - PALACE

le Samedi 15 Février à 15 heures

une présentation exceptionnelle, qui place cette œuvre dans la parfaite ambiance d'Art qu'elle exige et qu'elle mérite.

Les Établissements GAUMONT informent, en outre, Messieurs les Exploitants que, d'accord avec M. MARCEL L'HERBIER, l'auteur applaudi du "*Torrent*" et de "*Bouclette*", ils ne feront paraître aucun extrait de presse, ni aucune publicité à la louange du film

— ❖ ROSE FRANCE ❖ —

désireux qu'ils sont de laisser entièrement au bon goût et à l'esprit critique de MM. les Exploitants le soin de juger et d'apprécier cette œuvre d'un genre tout nouveau et de reconnaître d'eux-mêmes quelle innovation caractéristique elle représente et quelle voie féconde elle ouvre à la Cinématographie française.

ou au metteur en scène. Mais où ils excellent, c'est lorsqu'il s'agit d'empocher de l'argent gagné par les autres. Un auteur peut écrire un scénario de haute valeur artistique et commerciale. Soyez sûrs que la somme qu'il touchera sera inférieure aux commissions que sauront prélever les roubleurs qui s'interposeront entre lui et l'éditeur.

En veut-on un exemple? On vient de tourner en Amérique un grand film tiré de l'œuvre d'un des plus illustres écrivains français. La maison éditrice a payé le scénario 40.000 dollars, soit 200.000 francs. L'auteur a reçu 12.000 francs. Le reste est allé entre les mains de cupides intermédiaires recrutés dans ce monde interlope qui ne vit qu'en exploitant l'intelligence et le travail des autres.

Qu'on ne vienne pas dire que cela n'a aucune importance et que ces parasites ne nuisent pas

au développement de l'industrie dont ils profitent. La preuve du contraire, je la trouve dans la branche dont je parlais tout à l'heure. Notre fabrication de bicyclettes et d'automobiles, dont l'origine est presque exclusivement française, était, à la veille de la guerre, en état manifeste d'infériorité vis à vis de la production étrangère. La qualité ne répondait plus aux prix et cela à cause des nombreux frais inutiles provoqués par l'ingérence d'une quantité de personnages qui n'avaient d'autre occupation que de passer à la caisse.

Le cinéma qui, jusqu'ici est demeuré sans tache au point de vue spectacle, devra, pour devenir une grande et riche industrie, se mettre à l'abri des parasites et des mercantis.

P. SIMONOT.

On demande à acheter

... .. **DANS PARIS**

DE

Belles et Grandes Salles Cinématographiques

EN PLEINE EXPLOITATION

Faire offres avec détails aussi complets que possible

à M. ALBAN

" La Cinématographie Française "

48, RUE DE BONDY (X^e ARR.)

1919

DATE DE PRÉSENTATION :
11 Février 1919

PROGRAMME N° 11

DATE DE SORTIE :
14 Mars 1919

1919



Pathe-Programme

OFFICE DE LOCATION

67, Rue du Faubourg St Martin

PARIS

Telephone { Nord 68-58
Nord 17-43

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : PATHÉLOCA-PARIS

LE MARDI 11 FÉVRIER

M. E. KEPPENS

M^{lle} SIMIANE

M^{lle} MILITZA

M. MAFER

dans

de

**MAURICE
DE MARSAN**

MISE EN SCÈNE DE
H. VORINS

VIEILLIR

Tous les esprits cultivés, s'intéresseront à cette étude réaliste d'un sentiment bien humain.

PATHÉ & PHOCÉA-FILM

PROCHAINEMENT

J'Accuse

J'Accuse



MARISE DAUVRAY

R. JOUBÉ

Drame Cinématographique de M. ABEL GANCE

LE TRIOMPHE DE L'ART FRANÇAIS

PATHÉ



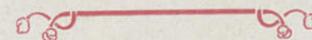
PHOCEA-FILM

VIEILLIR

Comédie sentimentale de M. Maurice DE MARSAN

Interprétée par M. KEPPENS

Mise en scène de M. Henri VORINS



Le célèbre peintre, Claude Vetheuil, habitant en famille avec sa fille et son gendre, Jacques Forestier, son élève préféré, est resté jeune en dépit de ses soixante ans, et n'a point encore renoncé aux bonnes fortunes. D'ailleurs excellent grand-père, il adore son unique petite-fille, Denise.

Par principe, Claude est décidé à ne prendre aucune femme comme élève dans son atelier. Or, voici qu'un jour, il reçoit la visite d'une jeune Argentine recommandée par un de ses amis, laquelle vient lui demander des leçons. Quelle n'est point sa surprise en reconnaissant, dans la visiteuse, une jeune fille qu'il a suivie la veille et dont le souvenir l'a hanté.

* * * **VIEILLIR** * * *

Cet incident modifie subitement sa résolution et Mademoiselle Juana Yguanez, sous l'habile direction du maître, fait de rapides progrès et obtient une récompense de son premier envoi au Salon. Claude, de plus en plus épris de sa jeune élève, ne résiste pas à la tentation d'aller lui-même lui annoncer la bonne nouvelle, avec l'arrière-pensée de se déclarer et d'obtenir d'elle quelques faveurs.

Mais, au cours des longues séances à l'atelier, le cœur de la jeune fille a battu en secret pour Jacques : aussi repousse-t-elle avec horreur la déclaration inopinée dont elle est l'objet.

Le hasard ayant fait découvrir à Claude quel était son rival, exaspéré, il conçoit un moment le projet de se venger mais, prêt à accomplir son méprisable dessein, la raison lui revient. Claude s'aperçoit enfin qu'il avait oublié son âge et que le temps des amours était passé pour lui...

Et, tandis que Claude Vetheuil se retire du monde, Juana, le cœur meurtri, incomprise de celui qu'elle aime, quitte pour toujours la France.

MÉTRAGE APPROXIMATIF : **1.250** MÈTRES

PUBLICITÉ : 2 AFFICHES **80-120**



PATHE



TOTO

MANNEQUIN PAR AMOUR

Toto est amoureux... Est-ce l'effet du Printemps? Toutes les ouvrières de la maison de Cinéma où il travaille lui paraissent charmantes, et il reçoit le coup de foudre à la vue d'une jeune ingénue, qui vient "tourner" au studio Pathé.

apaches vont "démolir", sans compter que, dans l'intervalle on le traite sans aucun ménagement, on le charge comme un ballot et on l'envoie rouler à terre, comme un pantin disloqué.

Toto par amour, endure ce martyre. Mais le met-



Pour la voir, Toto prend la place du mannequin qui, dans toute pièce de cinéma, joue un rôle important. Et quel rôle !... C'est lui qui fait les chutes fantastiques, de la hauteur des gratte-ciel, lui qu'on jette à l'eau, lui qui reçoit tous les atouts, qui trinque chaque fois qu'il y a un mauvais coup à prendre, et reçoit sans protester coups de revolver et coups de couteau. Il est toujours le "pante" que les

teur en scène s'aperçoit, à la projection, que le mannequin se moquait du monde, qu'il s'était mis soigneusement à l'abri pour éviter l'éclatement d'une mine, et ne revenait prendre sa place qu'après la catastrophe.

Tout de même, tant de périls courus méritent une récompense, et Toto la reçoit enfin, lorsqu'il file en auto, sous la protection de sa belle ingénue.

Métrage approximatif : **325** Mètres — Publicité : 1 Affiche 80 120. — 1 Portrait



Adaptation cinématographique de la célèbre comédie
de MM. Maurice HENNEQUIN,
P. VEBER et H. de GORSSE

Mise en scène de M. G. MONCA



BARON FILS
(Marjolin)

LUCY MAREIL
(Lucienne LAMBRISSET)

MADAME et SON FILS

GORBY
(Le Colonel)

LORRAIN
(Lambrisset)

IMMENSE SUCCÈS!!!

TRÈS PROCHAINEMENT

PATHÉ

Présentera

Le
18
Février

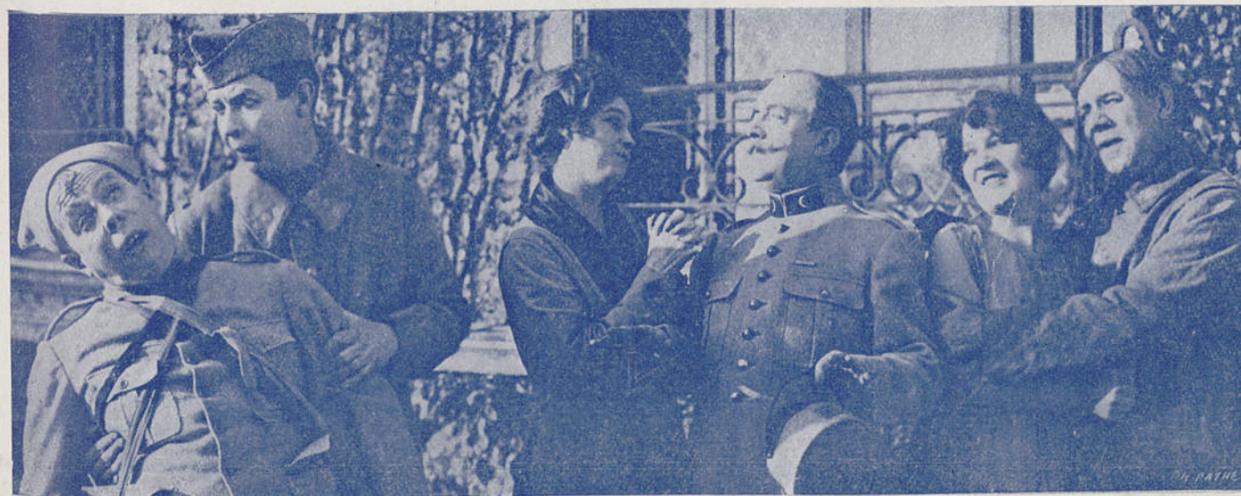
et FILLEUL

FERNANDE ALBANY
(Georgette)



PRINCE-RIGADIN
(Brichoux)

Immense Succès!!!





PROGRAMME N° 11



Date de présentation : *Mardi 11 Février 1919* → → → Date de sortie : *Vendredi 14 Mars 1919*

FILMS	MARQUES	GENRES	PUBLICITÉ	MÉTRAGES Approximatifs	INTERPRÉTATIONS
VIEILLIR	Phocéa Consortium	Drame	2 affiches 80/120	1250"	E. KEPPENS M ^{lle} MILITZA M ^{lle} SIMIANE M. MAFER
TOTO MANNEQUIN PAR AMOUR	Pathé	Comique	1 affiche 80/120 1 affiche générale TOTO	325"	TOTO
MEIRINGEN ET SES ENVIRONS	Pathécolor	Coloris		140"	
<i>Hors Programme :</i> LA MAISON DE LA HAINE 12 ^e Épisode : SUR LA TERRE DE FRANCE	Pathé	Série dramatique	1 affiche 80/120	480"	Miss Pearl WHITE et Antonio MORENO

MEIRINGEN ET SES ENVIRONS (SUISSE)

MEIRINGEN!... Brienz!... Ringgenberg!... noms évocateurs de souvenirs pour ceux qui ont visité ce joli pays, si frais et accidenté.

Ce sont les lacs bleus, sillonnés de barques aux ailes en forme de papillon, les villages aux maisons archaïques, contrastant d'amusante façon avec les modernes quartiers et les hôtels somptueux.

Comme décor, c'est généralement la montagne, les cimes neigeuses et à chaque pas l'on découvre de riants paysages, à moins que la pluie, fréquente, ne les enveloppe d'un voile de brume.

❖ ❖ ❖
MÉTRAGE APPROXIMATIF : 140 MÈTRES



PATHÉ



La Maison de la Haine

GRAND ROMAN-CINÉMA EN 12 ÉPISODES

Adapté par M. GUY DE TÉRAMOND

interprété par

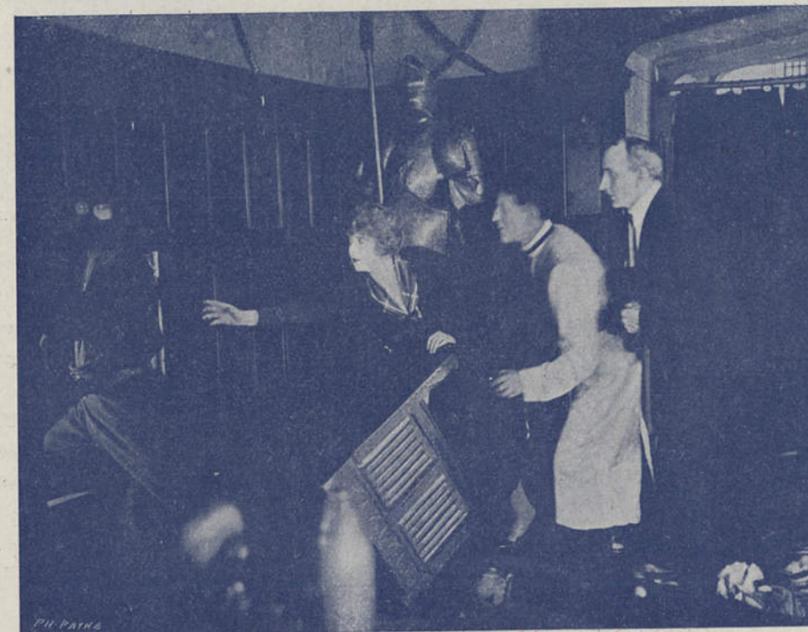
Publié dans "L'AVENIR" (ancien "OUI")

L'exquise Miss PEARL WHITE et Antonio MORENO

12^e ÉPISODE : SUR LA TERRE DE FRANCE

GRACE aux révélations faites par Haynes Waldon avant sa mort, la capture de son sinistre complice n'est plus qu'une question d'heures. C'est

natives. Après sa mort s'apaisent toutes les haines qui, jusqu'alors, divisaient les hôtes du château de Waldon. Prétextant mille occupations, Gresham, depuis deux



dans le fameux couloir souterrain qu'il se fait prendre, comme dans une souricière, non sans que sa prise ait donné lieu à d'angoissantes et périlleuses alter-

jours n'y avait pas paru, et Pearl exige, avant de le pardonner, la révélation de sa véritable identité :

— Lorsque l'entrée en guerre des États-Unis fut

* * * LA MAISON DE LA HAINE * * *

décidée, lui dit-il, je fus envoyé par le gouvernement pour veiller à ce que les usines Waldon ne fournissent pas d'armes aux pays ennemis. Je trouvai chez votre père un emploi de chimiste, et... vous savez le reste...

La curiosité de Pearl satisfaite, il ne reste plus à nos deux amoureux qu'à se marier au plus tôt. Gresham a tout prévu — et c'est la raison de sa longue absence —

C'est sur la terre de France que se dénoue l'épisode. Nous retrouvons Gresham au front, dans les tranchées. Le canon gronde, crachant la mort au loin. Un soir de bataille, Gresham, grièvement blessé, est ramené à l'arrière, à l'ambulance. Lorsqu'il ouvre les yeux, il croit rêver en voyant se dessiner dans son rayon visuel l'image chérie de celle qu'il a laissée là-bas. Mais ce



un pasteur les attend dans la pièce voisine pour les unir et quelques minutes plus tard, Miss Pearl Waldon est devenue Mistress Gresham.

— Maintenant que nous sommes mariés, dit Pearl ingénument, il faut songer aux choses sérieuses. Puisque la guerre est déclarée, n'êtes-vous pas d'avis de partir pour le continent et de faire votre devoir?

— C'était mon intention, ma chérie, répond Gresham, et j'ai déjà ma commission d'officier. Je m'embarque dans 15 jours, mais, d'ici là....

n'est pas un rêve, car une voix aimée murmure à son oreille :

— Vous ne supposiez pas, Harvey, que je vous aurais laissé partir seul... je me suis engagée comme infirmière et... me voilà...

Epilogue : Le cauchemar de la guerre est passé. Harvey, guéri, regagnera sa patrie avec sa femme. Et le château de Waldon, où étaient nées tant de haines, sera désormais un nid d'amoureux, en attendant qu'il abrite, plus tard, une belle et nombreuse couvée.

MÉTRAGE APPROXIMATIF : 480 MÈTRES

PUBLICITÉ : 1 AFFICHE 80/120

LA PRODUCTION PATHÉ EN 1918

(Le passé répond de l'avenir)



L'ÉNIGME

LA

ANDRÉ CORNÉLIS

MARION DE LORME

10^{ème}

LES GRANDS

LE MASQUE D'AMOUR

SYMPHONIE

DÉCHÉANCE

LA BARRIÈRE DU SANG

DANS
L'ENGRENAGE

MARIE
OSBORNE

LA COURSE
DU FLAMBEAU

LA MAISON D'ARGILE

LE MANNEQUIN NEW-YORKAIS

JÉRUSALEM
DELIVRÉE

LE COMTE
DE

MONTE-CRISTO

LE
NAULAHKA



BIENTOT

UN SUCCÈS

SANS

PRÉCÉDENT

CHIGNOLE



Louche-Publicité

La Cinématographie française vue par un Américain

Nous avons eu la bonne fortune de recevoir la visite de M. Field Carmichael, agent de la *Fox films Corporation*, qui est en mission pour le compte de la célèbre firme.

M. Carmichael est un des vétérans de la Cinématographie et l'un des premiers organisateurs de la propagande par le film. Son expérience, la notoriété dont il jouit parmi ses compatriotes lui donnent une autorité qui ajoute à l'intérêt des très franches, très sincères déclarations qu'il a bien voulu nous faire.

— La guerre, nous dit notre aimable interlocuteur, a apporté à notre industrie des changements tels qu'il est impossible d'établir une comparaison entre la situation actuelle et celle de 1914.

Par exemple, tels produits chimiques indispensables ont varié dans une telle proportion qu'un flacon de certaine composition qui coûtait avant la guerre un dollar, soit 5 francs, coûte aujourd'hui 400 francs.

D'autre part, le cinéma s'est développé, sans profit matériel, dans d'énormes proportions en ce qui concerne la propagande. Gratuitement, les maisons d'édition, les metteurs en scène, les artistes, se sont mis à la disposition du gouvernement pour favoriser les engagements volontaires et aussi les souscriptions aux emprunts. La Croix-Rouge n'eût pas d'aide plus active que le cinéma et M. Fox, notre grand directeur, peut revendiquer l'honneur de venir en seconde ligne sur la liste des notabilités américaines ayant réuni les plus imposantes souscriptions.

Du reste, le commerce des Etats-Unis tout entier, n'eût qu'une devise « Gagner la Guerre »

— La production des Etats-Unis a-t-elle progressé pendant la guerre? demandons nous à M. Carmichael.

— On peut dire qu'à l'heure actuelle, les établis-

sements de notre pays produisent un rendement supérieur de 200 % à ce qu'il était en 1914.

— A-t-on modifié et amélioré la qualité des scénarios pour les films américains?

— On peut dire que les sujets médiocres s'éliminent peu à peu et qu'en ce moment on en est surtout aux films d'une certaine longueur, 5 à 10 parties, présentant un intérêt moral ou philosophique, tirés des grands ouvrages littéraires ou dus à des scénaristes dont plusieurs sont Français.

On recherche surtout dans les scénarios, la vigueur, l'action, la noblesse de sentiments, en un mot tout ce qui peut intéresser les spectateurs de toutes les contrées du globe.

Aussi les affaires réalisées par les grandes marques comme la *Fox Films* s'étendent-elles aux confins du monde : Australie, Chine, Indes, Japon, Afrique, etc.

Seuls, les pays Allemands ou alliés de l'Allemagne ont été jusqu'ici négligés et mis à l'écart par notre formidable organisation mondiale.

Le prix de revient d'un film varie de 100.000 francs à un million.

Au point de vue technique, de grands progrès ont été réalisés au cours de ces quatre années, tant au point de vue chimique pour la préparation des produits qu'au point de vue mécanique, pour rendre vivants les sujets présentés.

La photographie s'améliore de jour en jour et s'approche peu à peu de l'absolue réalité.

— Que pensez-vous des bruits répandus au sujet de la cinématographie en couleurs?

— Cette importante question, qui fera faire à la cinématographie un pas de géant, fait l'objet d'études très approfondies en Amérique. Me gardant de toute



indiscrétion, je puis vous dire qu'une révélation sensationnelle est à la veille de se produire.

— Quel est actuellement le nombre des salles publiques de projection aux Etats-Unis?

— Il n'y a pas moins de 25.000 cinémas aux Etats-Unis, contenant de 200 à 4.500 places. Plusieurs milliers de salles sont en construction dont l'achèvement a été retardé par la mobilisation.

La *Fox Films* exploite à New-York 23 des principaux cinémas contenant de 2.500 à 4.500 places. Elle a, en outre, de superbes salles à Minneapolis, San-Francisco, Saint-Louis, Chicago, etc., etc.

Les tarifs de places dans les cinémas varient énormément. Avant la guerre, de splendides établissements tels que Isis Théâtre de Denver, au Colorado, offraient des spectacles de premier ordre pour la somme modique de 25 cents (1 fr. 25). Mais le renchérissement général a eu sa répercussion au cinéma et la moyenne du prix des places est actuellement de 50 cents soit 2 fr. 50. Les places réservées atteignent cependant dans certains établissements, le prix de 2 dollars.

— Quels sont les prix de location payés par les exploitants aux loueurs?

— Les prix sont extrêmement variés et dépendent non seulement de la valeur du film, mais de l'importance de l'établissement et de sa renommée.

Par exemple, le même ouvrage est loué de 15 dollars par jour à 5.000 dollars par semaine, selon la salle de projection, sa situation, son importance au point de vue de la réclame, etc.

Cléopâtre avec Theda Bara, et *Salomé* avec la même artiste, ont déjà produit plus de 500.000 dollars chacun et ne sont pas sortis d'Amérique. En une semaine, *Salomé* a produit 27.000 dollars. On peut hardiment prétendre que les éditeurs de films n'ont pas à hésiter pour faire des sacrifices d'argent lorsqu'il s'agit de produire un beau film. Le résultat financier n'est jamais inférieur à 100 % de bénéfice.

Un directeur de Los Angeles a payé 3.000 dollars par semaine, pour un film qu'il faisait passer six fois par jour avec des prix de places de 10, 20 et 30 cents. Il a gagné de la sorte, dans une salle de 900 places, de quoi construire le plus beau, le plus moderne, le

plus confortable cinéma des Etats-Unis. Je veux parler de *California*, la plus ravissante salle de projection du monde.

Le centre de la cinématographie aux Etats-Unis est Los Angeles. Les conditions climatiques de ce pays sont en effet, idéales. Le soleil y brille en moyenne 325 jours par an et la lumière artificielle n'y est employée qu'exceptionnellement.

Los Angeles n'est distant que de quelques heures des montagnes les plus sauvages, de l'Océan Pacifique, des rivières rapides, des chutes d'eau majestueuses, des grands lacs, du désert mexicain, des neiges éternelles et des sites tropicaux.

Le monde entier semble tenir dans ce milieu où les moyens de communication sont des plus pratiques.

A Los Angeles, 200.000 personnes travaillent dans l'industrie cinématographique ou en vivent indirectement.

La *Fox Films* emploie à elle seule 10.000 personnes et paye chaque semaine 150.000 dollars de salaires de toute sorte.

— Quels sont les films étrangers connus sur le marché américain?

— Jusqu'ici, c'est le film français qui a été le plus aisément adopté; mais en très modeste quantité. Le retour de deux millions d'hommes qui auront pris contact avec les mœurs françaises, facilitera la diffusion de la production de ce pays aux Etats-Unis.

La grande erreur des films étrangers, au point de vue américain, c'est le manque de mouvement et de réalité. Le gros succès en Europe de certains films n'est pas une raison pour que ce succès se continue aux Etats-Unis.

— Quelle est la situation du personnel employé dans les studios américains?

— Les cachets énormes payés aux étoiles du film sont maintenant connus du monde entier. Quant aux artistes ordinaires, ils reçoivent en moyenne 5 dollars par séance en plus de leurs frais d'entretien.

En terminant, notre aimable interlocuteur nous a annoncé l'arrivée prochaine à Paris de M. W. R. Sheehan le directeur de la *Fox Films*, avec lequel il doit se rencontrer.

L'ARCHIVISTE.



Roman de Gloria

OUI OU NON

Voudrez-vous, une bonne fois pour toute, respecter la pensée de l'artiste qui a créé une œuvre que vous avez le droit de méconnaître et de discuter mais que vous n'avez pas le droit de tailler, de rogner, de raccourcir et de modifier selon votre fantaisie incohérente et ignorante, ou selon le caprice de votre opérateur projectionniste auquel vous donnez plus de programme qu'il n'en peut passer. Trop longtemps on vous a laissé faire, comme on laissa faire le singe qui voulait montrer la lanterne magique. Il est temps que cela finisse. D'abord pour votre bon renom d'esprit large et tolérant, puis pour que l'on ne vous traite plus de philistins.

La semaine dernière, sur les grands boulevards, je suis allé avec deux Canadiens au cinéma. Ils se faisaient fête de voir *N'Oubliions jamais* dont le métrage, d'après « Pathé », est de 2.180 mètres. Combien croyez-vous que nous en avons vu?... Un tiers tout au plus!... D'abord toutes les scènes religieuses et symboliques ont été froidement coupées. Vous ne retrouvez plus l'admirable scène de la femme mourante plaçant son enfant dans les bras de la statue de la Vierge. Ni celle de la messe de minuit où s'affirme la brutalité sacrilège des soudards ivres qui osent monter à l'autel et outrager la foi en la personne d'un vieux prêtre.

L'orgie, la scène de l'évasion de Rita Jolivet ont été rendues incompréhensibles par des coupures stupides et maladroitement. Le torpillage du *Lusitania* est escamoté et la fin a été tellement écourtée que l'on a à peine le temps de s'y reconnaître.

Quelles raisons ont poussé la direction de ce cinéma à faire ou à laisser faire de semblables coupures?... Si je voulais faire de la polémique, je pourrais assez facilement suspecter l'intolérance religieuse du directeur qui a fait enlever tout ce qui était chrétien. Je pourrais aussi douter de la stricte neutralité d'un opérateur qui s'extasiait assez facilement, du reste, sur la majesté d'une kultur dont il a peut-être voulu effacer les tableaux saisissants.

Passons dans un autre quartier.

Après le film américain de propagande réduit à sa plus simple expression, voici le film sentimental, lyrique, poétique, *la Phalène bleue*, de M. G. Champavert, un de nos meilleurs auteurs et metteurs en scène français. Sorti la semaine dernière, ce film est déjà massacré, lui aussi, et massacré d'une façon indigne. Il fait 1.750 mètres, et il passe en première partie en 30 minutes!... L'auteur voulait montrer à une artiste qui, probablement, va tourner avec lui ce qu'il avait réalisé. En voyant son conte poétique réduit aux dimensions d'un banal fait divers il était médusé, et ne savait

que dire à l'artiste qui, elle, ne savait sur quoi le féliciter, ne fusse que par courtoisie. D'action, il n'y en avait plus, d'extériorisation de pensée!... pfuitt!... envolée l'extériorisation. Il ne restait qu'une bande ayant quelques honorables qualités lui permettant de servir de début à un programme surchargé.

Auprès de l'artiste qu'il avait invitée le metteur en scène s'excusa, oui mesdames!... oui messieurs!... d'avoir été massacré et coupé en morceaux, comme si le guillotiné Billoir avait opéré lui-même. La charmante comédienne rentra chez elle toute rêveuse et se dit : « Oserai-t-on tailler aussi dans mes films?... Oh non!... et pourtant?... » Elle n'en dormit pas et le lendemain matin dès la première heure elle téléphona pour savoir dans quel cinéma de Paris ses derniers succès étaient programmés. On lui donna les noms et adresses des établissements et, après déjeuner, c'était dimanche, elle alla à l'autre bout de Paris commencer son inspection. Et, sans se faire connaître, entra dans les salles où l'on passait ses films. Le soir, elle rentra furieuse et éteinte. Partout, des coupures inintelligentes, partout, des trous grands comme ça faisant sauter, sans rimes ni raison, l'action d'une scène amusante.

Où allons-nous ainsi?...

Les auteurs s'ingénient à charpenter une action, à lui donner de la vie, de l'intérêt.

Le metteur en scène s'efforce de réaliser le plus véridiquement possible une vision d'art.

Les artistes se donnent corps et âme pour réaliser quelque chose de bien.

L'éditeur dépense de l'argent, beaucoup d'argent, pour la mise en scène.

Le loueur fait des affiches, de la réclame, que sais-je? Et tout cela, pour arriver à quoi?...

A ce qu'un film de propagande française de 2.180 m. qui stigmatise les crimes allemands, et qu'à ce titre seul on ne devrait pas mutiler, soit réduit à 8 ou 900 m. au maximum.

A ce qu'un film qui honore grandement les efforts de l'édition française dont tout le monde déplore la crise passagère soit fusillé, car c'est fusiller un film que de réduire 1.750 mètres à 30 minutes de spectacle.

Que diraient Messieurs les Directeurs s'ils apprenaient demain qu'une main sacrilège a osé modifier un tableau de Delacroix, un bas-relief de Rude, un poème de Victor Hugo, ou un opéra de Gounod.

— Ils ne diraient rien!...

— Allons donc!... ils hurleraient, et ils auraient raison d'abord comme artistes, puis ensuite comme Français.

— Artistes!... les directeurs, vous voulez rire?...

— Professionnellement, ils ne le sont pas. Pourtant

j'en connais quelques-uns comme : M. B., ténor applaudi dans toute l'Europe; M. H., compositeur de musique, lauréat de la Ville de Paris; M. D., artiste peintre, qui ne sont pourtant pas des Philistins.

Je pense, par exemple, à mon ami H., compositeur de musique, chevalier de la Légion d'honneur, joué à l'Opéra-Comique, et directeur d'un cinéma. Quelle musique il ferait, c'est le cas de le dire, si on jouait ses œuvres en 3 actes réduites à la valeur d'un lever de rideau. Il bondirait à la rue Henner, à la Société des Auteurs, et je vous promets que le directeur de théâtre qui aurait tripatoüillé son œuvre saurait ce que ça lui coûte. Mais quittons les directeurs-artistes.

Voyez-vous M. Fournier s'apercevant un matin en allant à Lutetia que l'on a modifié à l'Arc de Triomphe le bas-relief de Rude.

Entendez-vous les clameurs de M. Benoit-Lévy, directeur de l'Omnia, fondateur de la Ligue « Souvenez-vous » appelant à la rescousse « les Amis de Paris » pour leur faire constater qu'un pinceau malhabile a osé profaner la peinture de Delacroix.

Vous faites-vous une idée des indignations de Mme Z. qui allant à l'Opéra-Comique pour faire entendre *Mireille* à sa fille et lui présenter en même temps un fiancé éventuel s'apercevrait que le duo de « Magali » est coupé.

Pensez un peu à la légitime consternation de M. Y. qui trouverait chez le libraire du coin une édition des *Misérables*, de Victor Hugo, expurgée *ad usum Delphini*.

Eh bien, il y a trop longtemps que ça dure, il faut que cela finisse.

On s'est permis de critiquer la censure de l'honorable M. Guichard. Qu'est-ce que c'est que la censure de M. Guichard à côté de l'assassinat quotidien des films.

M. Guichard demande parfois une petite coupure de quelques mètres, le changement d'un sous-titre.

Les exploitants coupent et chambardent tout. D'abord, commercialement, ils n'en ont pas le droit, car l'œuvre qu'ils programment et qu'ils projettent est un matériel en location.

Si les loueurs acceptent qu'on leur rendent des films taillés, coupés, rognés et par conséquent usés cent fois plus vite, libre à eux.

Quant aux auteurs s'il faut, pour faire respecter leurs droits artistiques, fonder une société de perception de droits d'auteurs, ce ne sera pas long.

Il y a assez longtemps que l'on en parle. La question est dans l'air, plus que dans l'air, dans les Ministères. Je crois même savoir qu'on en parlera un peu à la Conférence des Alliés pour obtenir l'adhésion à la Convention de Berne des États qui jusqu'à ce jour n'ont pas voulu s'arrêter à cette question.

Après tout, si le massacre des films par les directeurs doit faire avancer à grands pas la question du droit d'auteur au cinéma, *Alleluia!... Alleluia!...* Continuez, mesdames et messieurs, continuez.

La censure politique va être avant peu démobilisée, il y aura des ciseaux de libres, qu'on vous les donne pour couper les films. Et vous, auteurs torturés, ingénues coupées en morceaux, metteurs en scène désarticulés, ayez le sourire, laissez-vous faire, les palmes des martyres vous seront légitimement acquises. Et je ne doute même pas que sur les débris de nos films massacrés « la chorale du cinéma » ne chante un jour :

*Pauvre martyr obscur
Humble héros d'une heure
Je te salue et je te pleure.*

Au besoin je serais là pour battre la mesure et lui donner le ton.

V. GUILLAUME DANVERS

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

fait un Service ENTièrement GRATUIT
à MM. les Directeurs d'Exploitations Cinématographiques Françaises
qui en font la demande
à l'ADMINISTRATION DU JOURNAL.
48, rue de Bondy -:- PARIS

Prochainement :

LES LOUPS DE LA KULTUR

Grand Ciné-Roman en 15 Épisodes



Édité par
PATHE
en
AMÉRIQUE



LES
LOUPS DE LA
KULTUR



É. Müller d'après Ricci



LES
LOUPS DE LA
KULTUR

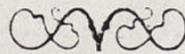


É. Müller d'après Ricci

Prochainement :

LES LOUPS DE LA KULTUR

Grand Ciné-Roman en 15 Épisodes



Édité par
PATHE
en
AMÉRIQUE

Louchet-Publicité

EXAMEN D'ADMISSION

Grâce à la télépathie autospective d'une voyante qui vient d'être démobilisée des services du contre-espionnage, nous avons eu l'audition visualisée de ce que sera le premier concours d'admission des candidats-élèves à la classe de cinéma ouverte en 1930 — mieux vaut tard que jamais! — au Conservatoire de Musique et de Déclamation. La séance que nous voyons dans les restlets magiques d'une boule de cristal pendant que la voyante, en Supra Hypnose, extériorise les paroles futures qui seront prononcées, la séance, dis-je, se passe — l'immeuble de la rue de Madrid ayant été rendu aux Pères Jésuites à la suite d'un nouveau concordat qui a dénoncé la séparation de l'Eglise et de l'Etat — dans les nouveaux locaux du Conservatoire qui se trouvent en plein centre, entre les Galeries Lafayette et les Magasins du Printemps.

Le Jury se compose de MM. Gabriel Fauré, toujours jeune, Camille Saint-Saëns, plus jeune encore, d'Estournelle de Constant et d'autres seigneurs de moindre importance; et comme, bien à contre-cœur du reste, il a fallu faire une petite place à la cinématographie, de trois meilleurs en scène que je ne veux pas nommer de peur qu'ils ne se déchirent déjà.

GABRIEL FAURÉ, à l'Appariteur. — Faites entrer le 1^{er} candidat.

L'APPARITEUR, ex-baryton Toulousain. — Mademoiselle Adrienne de Menilmuch.

ADRIENNE, belle fille blonde, musclée. — Où qu'est la piscine?

GABRIEL FAURÉ. — La piscine!... (Au Jury, en aparté.) Elle est étonnée! Dans quel morceau concourez vous, mademoiselle? D'abord, dévêtez-vous. Ne vous émotionnez pas.

ADRIENNE. — Oh! je n'ai pas la trouille! Je ne voulais enlever mon manteau qu'au moment de plonger dans la piscine. Vous voulez avant, voilà.

Le manteau tombe et Adrienne, telle Phrynie, apparaît au Jury en costume... de bain! Un collant de soie noir qui fait admirablement valoir ses formes impeccables.

C. SAINT-SAËNS. — Quelle belle voix vous devez avoir! avec qui avez-vous travaillé?

ADRIENNE. — J'suis champion de boxe et vainqueur de la Coupe du Rhin. J'veux faire du cinéma, ousqu'est la piscine?

D'ESTOURNELLE DE CONSTANT. — Nous n'avons pas de piscine, mademoiselle, nous remettons votre audition pardon votre (il fredonne aimablement) vision fugitive et toujours poursuivie! à une date prochaine, très prochaine. Mais, si vous vouliez entrer à l'Opéra, je me...

C. SAINT SAËNS. — Je vous y ferais débiter dans *Samson et Dalila* quand vous voudrez.

ADRIENNE. — Mais puisque je ne chante pas!... Ah! je vois c'que vous voulez, les pépères, la p'tite chanson qu'on a fait sur moi. Ecoutez :

Quand je me jette dans la flotte,
Les p'tits poissons tout ébahis,
S'écrient :
Ah! c'qu'elle est belle, c'qu'elle est gironde!
Les chut's du Rhin n'valent pas la tienne,
Adrienne!

LE JURY, comme un seul homme. — Bravo!

ADRIENNE. — J'sais aussi danser! (Adrienne exécute un pas des plus audacieux, le maillot craque.)

LE JURY, à l'unisson. — Admirable!... Parfait!... Admise, à l'u-na-ni-mi-té.

ADRIENNE, radieuse. — Vous êtes des amours, un bécot à tous. (Elle sort, son manteau sous le bras, et embrasse l'Appariteur stupéfait.)

C. SAINT-SAËNS. — Elle est admirable, spirituelle, je vais lui écrire un rôle sur mesure dans l'opéra qu'elle m'inspire.

UN INDISCRET. — Le titre cher maître.

C. SAINT-SAËNS. — La Perle du Rhin Français.

GABRIEL FAURÉ, un peu rosse. — Nous avons déjà la *Perle du Brésil!*... c'était suffisant.

LE DIRECTEUR DE L'OPÉRA, très emballé. — Je réclame d'ores et déjà M^{lle} Adrienne de Menilmuch.

LE DIRECTEUR DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, acerbe. — Elle vous a dit qu'elle ne chantait pas...

LE DIRECTEUR DE L'OPÉRA. — Elle nous a prouvé le contraire, puis elle danse!

GABRIEL FAURÉ. — Et comment!... (A l'Appariteur.) Faites entrer le n^o 2.

L'APPARITEUR. — Monsieur Oscar des Molly.

GABRIEL FAURÉ, légèrement interloqué. — C'est vous qui concourez, monsieur?... il me semble qu'à votre âge.

OSCAR DES MOLLY, qui a des lettres. — La valeur n'attend pas le nombre des années!... J'ai 70 ans, messieurs, mais les critiques les plus autorisés ont dit, et je cite M. Guillaume Danvers de l'Institut cinématographique : « Il faut au cinéma, avoir l'âge des rôles que l'on interprète ». Je veux jouer les grands pères.

D'ESTOURNELLE DE CONSTANT, qui lui aussi a des lettres. — Passe encore de planter, mais bâtir à son âge!

LE JURY, à l'unanimité. — Re-fu-sé.

OSCAR DES MOLLY, furieux et dépité. — Malgré vous je tournerai!

UN DES TROIS METTEURS EN SCÈNE. — Venez ce soir au Globe je vous engagerai pour faire de la figuration.

L'APPARITEUR, sans attendre, fait entrer le n° 3 et annonce. — Sa Majesté l'Impératrice du Chimborazo.

C. SAINT-SAENS, qui a une mémoire prodigieuse. — Fichtre! elle m'a décoré lors de l'Exposition Universelle de 1900.

L'IMPÉRATRICE, entre les deux mains dans ses poches. Respectueusement, le Jury se lève.

L'IMPÉRATRICE. — Asseyez-vous, messieurs, j'ai l'intention de parfaire mes nombreux talents. Je chante, je joue du piano, je fais de l'aquarelle, etc., je veux compléter mon érudition par des études cinématographiques. Mon habitude des cours et la fréquentation des diplomates m'a appris l'art d'emmêler les choses les plus simples. Je veux, maintenant, être la femme supra détective.

UN METTEUR EN SCÈNE, respectueux, mais sincère. — Le genre est bien usé, madame, et ça ne se fait plus.

C. SAINT-SAENS. — Vous n'avez pas la parole, taisez-vous.

L'IMPÉRATRICE. — Je le rénoverais.

GABRIEL FAURÉ, très finement. — Qui veut rénover, veut enseigner, nous sélectionnons des élèves et non des maîtres, madame. A l'Appariteur. — Faites entrer le n° 4.

APPARITEUR. — Mademoiselle Lucie Patapon.

L'IMPÉRATRICE. — La fille de ma concierge!... C'est une honte!

GABRIEL FAURÉ. — C'est dans la note de la maison.

LUCY PATAPON, 8 ans, la mine éveillée et un culot de tous les diables. — J dois vous dire, messieurs, que j'ai déjà tourné. La gloire, je l'ai déjà conquise! Tous mes films sont présents à votre mémoire. Mais si je viens à vous c'est pour faire plaisir à maman qui voudrait que j'aie un premier prix pour le faire encadrer à côté du sien.

GABRIEL FAURÉ. — Madame votre mère a eu un premier prix?

LUCY PATAPON. — De tragédie, m'sieu, mais on ne l'a jamais fait débiter qu'elle m'a dit par ce qu'elle n'avait pas de protecteur.

D'ESTOURNELLE DE CONSTANT. — La vérité sort de la bouche de l'innocence!... Vous aurez votre premier prix, ma mignonne (au Jury). Si on le lui donnait tout de suite en la classant, vu son âge, hors concours.

LES TROIS METTEURS EN SCÈNE. — Nous protestons!

C. SAINT-SAENS, rageur et indigné. — Vous, taisez-vous, vous n'êtes pas de la maison. On vous tolère, ça doit vous suffire.

GABRIEL FAURÉ. — Mon cher d'Estournelle de Constant votre idée est séduisante. Puis ça simplifierait bien des choses! Nous sommes les gardiens des Traditions musicales et dramatiques...

LE JURY. — Bravo! Très bien!

GABRIEL FAURÉ, avec des larmes dans les yeux. — On veut nous imposer le cinéma...

PREMIER METTEUR EN SCÈNE. — Qui a fait faire d'immenses progrès au théâtre...

C. SAINT-SAENS, de plus en plus fougueux. — En tous cas, pas à la musique!

DEUXIÈME METTEUR EN SCÈNE. — Il est comme Guillaume Danvers, il nous embête avec sa musique!

GABRIEL FAURÉ. — Sommes-nous des hommes de sport?

LE JURY. — Non!

GABRIEL FAURÉ. — Sommes-nous des acrobates?

LE JURY. — Non! Non! Jamais!...

GABRIEL FAURÉ. — Sommes-nous des photographes, des électriciens, des tapissiers? Que sais-je!

C. SAINT-SAENS. — Nous sommes des traditionalistes.

TROISIÈME METTEUR EN SCÈNE. — Des tardigrades, des routiniers!

C. SAINT-SAENS, ironique. — Où sont vos classiques!

GABRIEL FAURÉ. — Calmez-vous, messieurs, que la fidèle relation de cette première séance serve d'enseignement au Ministre. Il veut et il insiste pour avoir une classe de cinéma. Pourquoi ne fonde-t-il pas un Conservatoire cinématographique. Qu'il s'adresse à l'école de Joinville-le-Pont où les sports sont enseignés et seront compris comme ils méritent de l'être. Mais ici, chez nous!... Les Ministères passent, mais le Conservatoire demeure.

L'APPARITEUR, prenant part à la conversation. — Qu'on nous flanque la paix (aux autres concurrents) vous, fichez le camp!...

C. SAINT-SAENS, griffonnant déjà sur du papier à musique les premières mesures de La Perle du Rhin Français. fredonne « Ah! quelle est belle », de Roméo et Juliette, en pensant à Adrienne de Menilmuch. — Si ce pauvre Massenet l'avait connu!...

LES TROIS METTEURS EN SCÈNE. — On nous l'a fait!

LE DEUXIÈME METTEUR EN SCÈNE. — Je devais avoir la classe.

LE TROISIÈME METTEUR EN SCÈNE. — Vous! allons donc! On me l'avait promise. (Ils se ballent).

ARLECCHINO.



SCENARIOS DES PRINCIPAUX FILMS DE LA SEMAINE PRÉCÉDENTE

LA REVANCHE DE BETTY

Comédie sentimentale en quatre parties
Exclusivité « Ciné-Location-Eclipse »

Quelques années avant le commencement de cette histoire, Peter Marshall qui exploitait une mine en collaboration avec son beau-frère Hailes et un autre compagnon Jim Bartlett, vendait sa part de la mine à deux associés et se retirait à la campagne pour vivre de ses maigres ressources avec sa petite fille Betty.

Le jour où commence cette histoire, Betty venait d'atteindre dix-huit printemps. Pendant les années écoulées, Hailes, le beau-frère de Marshall, était mort, laissant une grosse fortune à sa femme et à sa fille Ida que celles-ci, du reste, n'avaient pas tardé à dévorer. Il ne leur restait plus pour faire figure que quelques maigres actions de la luxueuse propriété Kisington Square.

Jim Bartlett, le second associé de Marshall avait, de son côté gagné une fortune considérable. Son fils Tom était le garçon le plus insouciant de la terre. Tom se rendait souvent chez M^{me} Hailes et courtisait Ida. La bonne dame comptait sur ce riche mariage pour relever sa fortune décadente.

Mais, un événement qui pouvait sembler sans importance, déranga tous ces beaux projets. M^{me} Hailes se souvient qu'elle avait une nièce et qu'elle avait droit à la fortune de son oncle, puisque Marshall n'avait rien retiré de sa mine et que les autres avaient fait fortune.

Betty, consultée par son père, consentit à aller vivre avec sa tante. Deux jours après son arrivée à Kisington Square, Ida, la fille de M^{me} Hailes, fut invitée par une de ses amies à visiter Panama. Betty devait être du voyage, mais, au dernier moment, M^{me} Hailes, trouvant sa nièce trop jolie eut peur de la concurrence pour sa fille et il fut entendu que Betty resterait à la maison pour en prendre soin pendant leur absence.

Betty, restée seule à Kisington Square et trouvant qu'il serait de bonne justice de tirer parti de toutes ces richesses inutilisées, imagina de monter une pension de famille. Au bout de quelques jours, attirés par le confortable, les clients affluèrent à la nouvelle pension.

Tom Bartlett devait rejoindre Ida et sa mère sur le yacht qui faisait le voyage pour Panama. Il s'arrêta à Kisington Square pour demander un renseignement et il fut surpris

du changement survenu dans la maison. Quand il eut aperçu Betty qu'il ne connaissait pas, il abandonna son voyage et tombant amoureux au premier choc, il prit pension chez elle et au bout de quelques jours, il lui demandait de venir sa femme.

Betty pendant cet intervalle avait fait connaissance dans un accident d'auto avec le père de Tom. La gracieuse jeune fille fit une telle impression sur le millionnaire que celui-ci voulut à toute force qu'elle devint la compagne de son fils, sans se douter que les deux jeunes gens s'étaient mariés la veille et ce fut une douce surprise pour tous, quand le lendemain les nouveaux mariés avouèrent la vérité.

Le jour même, M^{me} Hailes et sa fille revenant de leur voyage furent désagréablement stupéfaites quand elles apprirent que Tom Bartlett avait épousé Betty et que leur propriété était devenue une pension de famille.

PRIS SUR LE FAIT

Comédie dramatique
Exclusivité de « l'Agence Générale Cinématographique »

A son réveil, ce matin-là, Tom Worth est en proie aux blâmes de tous ses amis, qui lui reprochent, à sa grande surprise, d'avoir perdu son honneur et trahi leur amitié. Mais, légèrement souffrant, il ne goûte pas la plaisanterie et ne cherche pas à apprendre quel crime il a bien pu commettre. Pourtant, quand il sort, il se voit traqué par des policiers; ses amis auraient-ils parlé sérieusement.

Arrêté, il est conduit à Riverside, « lieu de son crime ». Là son aventure se complique encore : le policier qui l'accompagne est assailli par une bande d'hommes armés qui, après l'avoir laissé sur le terrain, s'emparent de son prisonnier et l'emmenent avec eux. Ce n'est pas du tout pour le délivrer, comme pensait Tom Worth tout d'abord. Ces voleurs, qui le prennent eux aussi pour l'assassin, veulent le frustrer du produit de son crime et le menacent de mort s'il ne consent pas à leur livrer le « magot ». Tom Worth comprend de moins en moins.

Mais la fiancée de Tom Worth a suivi de loin toute l'aventure. Elle va chercher la police qui arrête les bandits. Ceci n'améliore pas beaucoup la situation de Tom qui, toujours accusé de meurtre, est jeté dans la prison de Riverside.

Cependant, la méprise est dévoilée : le vrai coupable, Curley,

est arrêté, et Tom Worth, reconnu innocent, est remis en liberté. Il lui reste encore à savoir quel est le crime dont l'accusaient ses amis ce matin. Mais c'était un simple bateau, comme on s'en monte souvent entre camarades : « Vous aviez signé l'engagement de ne plus embrasser votre fiancée en public, et vous avez faili à votre parole ». Et comme Tom Worth ne peut maîtriser sa reconnaissance envers celle qui l'a débarrassé de la bande de coquins qui voulaient le supprimer, il est encore une fois pris sur le fait.

MAUD

Drame sentimental

Exclusivité de l' « Agence Générale Cinématographique »

Dans un élan de joie et de confiance dans l'avenir, deux pères ont fiancé leurs enfants qui jouent sous leurs yeux dans le parc : quand la délicieuse petite fée, qui rivalise avec les fleurs du jardin, aura grandi, elle deviendra la femme du bambin déluré qui la pourchasse sur les pelouses. D'ailleurs la promesse échangée entre les deux hommes n'est que l'expression des sentiments réciproques qui règnent entre Maud et Edwin Mac Donald.

Autant en emporte le vent ! Peu de jours après, à la suite de revers imprévus, le père du jeune garçon disparaît.

Maud et son frère Howard quittent le village pour la capitale où ils restent en pension plusieurs années. Quand ils reviennent, Maud est devenue une ravissante jeune fille que son père, oublieux de l'engagement pris autrefois envers son ami Mac Donald, se hâte de fiancer, malgré sa répugnance, à un dandy pompadé et musqué, Lord Lovelace, camarade de Howard.

Mais, de son côté, Edwin est devenu un beau jeune homme, musicien de talent, et fait vivre du modeste prix de ses leçons la vieille mère avec laquelle il est resté. Il se fait reconnaître de Maud, lui fait l'aveu de son amour et reçoit la confiance de la détresse où elle se trouve depuis ses fiançailles avec Lovelace. Les deux amoureux décident de s'enfuir ensemble et tout est prêt pour le départ quand ils sont surpris par Howard et par Lord Lovelace. Une rencontre s'ensuit dans laquelle Edwin blesse le frère de Maud. Il le croit mort et s'exile dans une ville lointaine.

La jeune fille lui conserve son affection et repousse obstinément les instances de Lovelace. Elle vit dans l'attente du jour où son bien-aimé va lui revenir enfin. Quelle joie pour elle et pour la vieille mère quand elles apprennent que ce retour n'est plus qu'une question d'heures !

Hélas ! le malheur veille encore au seuil de ce bonheur naissant. La guerre éclate tout à coup, et, tout comme Howard et Lovelace, Edwin doit répondre à l'appel de son pays.

Bientôt Maud est foudroyée par une terrible nouvelle : son Edwin, d'après un journal, vient d'être compté parmi les morts et disparus de la dernière bataille. C'est le coup final sous lequel, terrassée, elle s'incline.

Or, un matin, se présente à la mère d'Edwin, un soldat fourbu. Sa demi-cécité ne lui laisse pas voir nettement les traits du jeune homme. Elle lui accorde l'hospitalité, et au cours de l'entretien, tandis qu'elle verse de saintes larmes sur son fils disparu, voilà que, soudain, elle entend les accords de la Berceuse favorite qu'il lui joua souvent autrefois. Qu'est-ce donc ? Vite, des besicles ! vite un examen minutieux de cet audacieux qui s'est permis de toucher au violon du glorieux défunt !... C'est Edwin ! son enfant bien-aimé !...

Et Maud ? Où est-elle, celle dont la pensée règne sur Edwin ?.. Maud s'est réfugiée dans le couvent voisin et va, à l'heure même, prononcer des vœux irrévocables. En hâte, Edwin remonte à cheval, mais, hélas ! il arrive trop tard pour empêcher cette mort volontaire de son aimée et, brisé par la douleur, il revient vers sa mère chercher, à son tour, la consolation et la paix.

LA CASAQUE VERTE

Grand film sportif en cinq parties

Exclusivité « Pathé »

Le baron Sartoris, membre dégénéré d'une famille aristocratique, s'est embarqué pour New-York avec une aventurière, M^{me} d'Aquila. Ils se rendent chez M. Beverley, américain milliardaire auprès de qui, ils sont annoncés par des amis d'Europe.

Apprenant la présence à bord du riche sportsman Robert Watson, l'intrigante tend aussitôt ses filets et le clair de lune, la brise atténuée de l'Océan, favorise l'éclosion de l'amourette à bord.

Pendant ce temps, le baron de Sartoris, à bout de ressources, essaye de se refaire au jeu. Son partenaire, Kelly, un important bookmaker de New-York, l'ayant surpris à tricher, achète sa complicité au prix de son silence. Il espère, en effet, obtenir de lui des tuyaux sur les chevaux de course de l'écurie Beverley.

Aux approches de la terre natale, Robert Watson oublie complètement le flirt ébauché et file sans prendre congé, tandis que M. Beverley et sa fille reçoivent cordialement les hôtes qui leur arrivent d'Europe.

La fille de M. Beverley, Diane, vrai type de la jeune fille américaine, adore tous les sports. Son plus grand plaisir est de monter les chevaux à l'entraînement. Son favori, *Whip*, poulain fougueux dont les origines promettent une belle carrière sportive, ne se laisse monter que par elle ou par son jockey Harry Anson. M. Beverley le fait entraîner dans le plus grand secret, pour l'engager dans une course sérieuse. Il sera envoyé à Londres avec son jockey, par fourgon spéciaux afin qu'aucune indiscretion ne puisse être commise.

Mais le baron Sartoris, qui demeure à la merci du book Kelly, s'est concilié les bonnes grâces de Myrele, la sœur d'Anson. Elle se laisse prendre aux belles promesses de l'aventurier, et n'a bientôt plus rien à lui refuser, pas même un tuyau de course.

Tandis que le baron intrigue, M^{me} d'Aquila ne perd pas son temps. Elle s'est aperçue avec dépit que Diane Beverley et Robert Watson, qu'un hasard a mis en relations, se sont épris l'un de l'autre, et ses manœuvres n'ont pu empêcher qu'au cours d'un déjeuner de chasse, soient consacrées les fiançailles des deux jeunes gens.

Or, Sartoris n'est venu à New-York que pour épouser Diane Beverley. Afin d'écartier un rival dangereux, il n'a pas hésité à provoquer un accident d'automobile, d'où Robert Watson a échappé par miracle. Mais, par un cas spécial d'amnésie, il a perdu la mémoire de tout ce qui a précédé l'accident. M^{me} d'Aquila ne laisse pas échapper cette occasion de prétendre qu'avant de se fiancer à Diane, Robert Watson lui avait promis le mariage; elle exhibe des preuves et Diane et Robert voient s'écrouler leur rêve de bonheur.

Robert, en même temps se trouve ruiné par une manœuvre de Sartoris. Il n'a pas reparu chez les Beverley, mais Diane, l'ayant vu, par hasard, au pesage un jour de courses, lui a donné le tuyau de *Whip*. En Angleterre, les bookmakers




N° 58

INÉ-LOCATION
ÉCLIPSE

<p style="text-align: center; font-weight: bold;">MARSEILLE</p> <p style="text-align: center; font-size: 0.8em;">5, Rue de la République</p> <p style="text-align: center; font-weight: bold;">LYON</p> <p style="text-align: center; font-size: 0.8em;">5, Rue de la République</p> <p style="text-align: center; font-weight: bold;">BORDEAUX</p> <p style="text-align: center; font-size: 0.8em;">32, Rue Vital-Carles</p>	<p style="font-size: 1.5em; font-weight: bold;">PARIS</p> <p style="font-weight: bold;">94, Rue Saint-Lazare</p>	<p style="text-align: center; font-weight: bold;">LILLE</p> <p style="text-align: center; font-size: 0.8em;">56, rue de Paris</p> <p style="text-align: center; font-weight: bold;">ALGER</p> <p style="text-align: center; font-size: 0.8em;">1, Rue de Tanger</p> <p style="text-align: center; font-weight: bold;">BRUXELLES</p> <p style="text-align: center; font-size: 0.8em;">74, rue des Plantes</p>
---	--	--

PRÉSENTATIONS du DATE DE SORTIE :

10 Février 1919 * 14 Mars 1919

N° 1179	Clé	De Québec au Niagara, documentaire	Env. 119 m.
N° 1178	Clé	Curieuses Chenilles,	— 106 m.
N° 1169	Transatlantic. . .	LES SECRETS DU CONTRE-ESPIONNAGE	
	6° Série :	Valet de cœur et dame de pique, dr.	— 740 m.
N° 1195	Triangle Keystone	Pauvre toutou, comédie comique.	— 300 m.

N° 1202 Transatlantic

HORS PROGRAMME

LA VEDETTE MYSTÉRIEUSE

SEPTIÈME ÉPISODE

Le Phare de Pigeon Point. Environ 710 Mètres

SUZANNE GRANDAIS

dans

Son Aventure!




De QUÉBEC au NIAGARA

2. — La place du marché à Québec.
3. — Sur les bords de la rivière.
4. — Une drague au travail.
5. — Le rapide de Lotchin.
6. — Les îles du sud.
7. — Le pont de Cantto.
8. — Les chutes du Niagara.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 119 MÈTRES

Curieuses Chenilles

DOCUMENTAIRE

1. — Beaucoup d'enfants pour une seule maman.
2. — Trois commères discutent sur la carte d'alimentation.
3. — "The Sisters troupe". Attraction acrobatique sensationnelle.
4. — Cette chenille a tout du porc-épic ; on dirait ma concierge quand elle fait la queue pour avoir du tabac à priser.
5. — Ce que ce répugnant et ridicule insecte ne ferait pas.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 106 MÈTRES



Série Artistique SUZANNE GRANDAIS

Suzanne GRANDAIS

DANS

SON AVENTURE !

PAR

RENÉ HERVIL



HENRY ROUSSEL

Jacques DE FERAUDY  M^{ME} FÉRIEL



La Grande Vedette Française

Suzanne GRANDAIS

DANS

SON AVENTURE

A Nice, en plein centre cosmopolite de la Côte d'Azur, Nina, la petite bouquetière, s'en va des grands hôtels aux terrasses de café, en offrant ses fleurs. Orpheline, elle n'a dans la vie qu'un ami d'enfance très dévoué dont le prénom : Placide, semble avoir été choisi pour en définir la douceur naturelle.

Placide, lui, fait la place pour les conserves alimentaires. Un métier bien peu en rapport avec l'excessive timidité qui le caractérise.

La grande passion de Nina, c'est le cinéma, dont les films policiers aux multiples épisodes hantent sa jeune imagination. Dès qu'elle peut disposer de quelques heures, vite elle court vers l'écran magique, entraînant Placide que ce spectacle laisse assez froid.

« Oh toi! lui dit-elle, tu n'aimes pas les aventures, tu n'arriveras jamais à rien dans la vie. Tiens, Judex! en voilà type épatant! »

Son goût des aventures devait être servi à souhait...

Depuis quelque temps déjà, on remarquait parmi la Colonie cosmopolite une riche Américaine — du moins, qui paraissait telle — Mrs Meredith, généralement accompagnée de son neveu Jack et toujours, auprès d'eux, un autre étranger : M. Davidson.

Ce dernier était devenu un client assidu de Nina et, tout en bavardant avec la petite bouquetière, il recevait ses confidences enthousiastes sur le cinéma.

— « Puisque vous aimez les aventures, dit un jour Davidson à Nina, voulez-vous en vivre une pour de bon? » Et sur la réponse affirmative de la jeune fille, il lui propose d'entrer

* * * * SON AVENTURE * * * *

comme demoiselle de compagnie chez Mrs Meredith. — « Je suis chargé de surveiller cette soi-disant Américaine, et vous collaborerez ainsi à ma tâche ». Et ce disant, il dévoile à Nina son titre et son véritable nom : David Stetton, détective!

Et voilà la petite bouquetière lancée en plein drame policier.

Dans sa nouvelle fonction, elle ne découvre d'abord rien d'anormal, jusqu'au jour où



sa maîtresse lui ayant remis un billet de cent francs pour faire quelques achats en ville, le policier lui fait comprendre que ce billet est faux :

— Mrs Meredith est affiliée à une bande de faux monnayeurs pour écouler leurs produits. « Surveillez-bien tous les visiteurs qui viendront à la villa », lui recommande Davidson. Nina suit fidèlement les instructions du détective, mais une chose la trouble un peu.

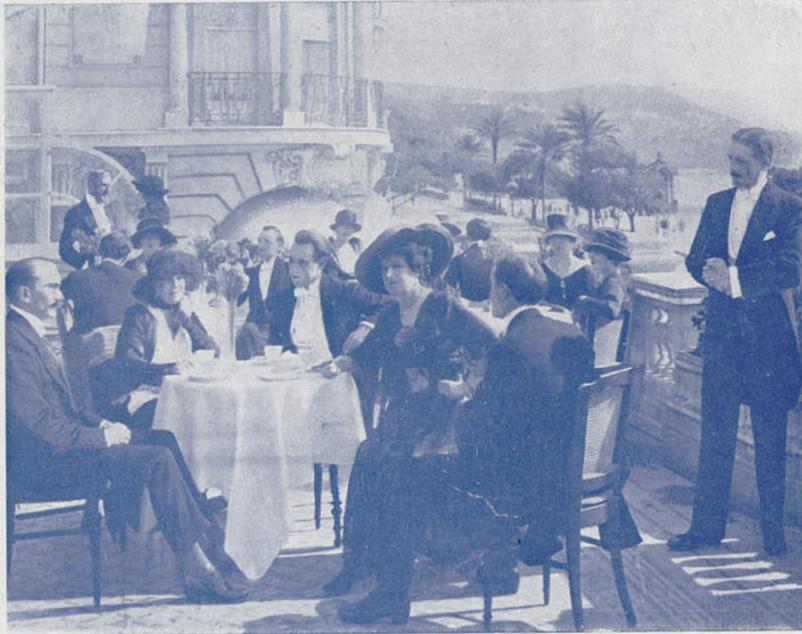
— Si Mrs Meredith est coupable, son neveu Jack l'est également? C'est qu'elle n'a pas été insensible à la distinction naturelle du jeune homme. Lui aussi, serait-il un voleur? Le doute semble ne plus être permis, le jour où Nina surprend une conversation mystérieuse entre la tante, le neveu et un troisième personnage venu de Paris. Il est question, dans cette

SON AVENTURE

conversation, d'une certaine somme que l'on doit apporter en billets à la villa, le mercredi suivant.

La jeune détective s'empresse de rapporter ce qu'elle a entendu à Davidson.

Sur ces entrefaites, Placide qui s'était absenté pour une tournée dans les environs retrouve la trace de sa petite amie. Il vient la réclamer, mais se fait éconduire par Nina, toute à sa mission et très inquiète de la sentir compromise par ce fâcheux maladroit. Le doux



Placide se retire, sans comprendre grand'chose à tout ce mystère, mais très chagrin de se sentir ainsi évincé par celle qu'il aime si tendrement.

Jack Meredith est parti pour Paris avec le mystérieux personnage, et au jour dit, le mercredi, ce dernier revient seul, apportant à Mrs Meredith tout un paquet de billets de banque. Nina court avertir le détective à son hôtel, et Placide qui, précisément venait faire des offres de service au même hôtel, surprend sa petite amie en grande conversation avec un Monsieur qu'il ne connaît pas.

« C'est le type du 91, lui confie le maître d'hôtel, et la petite est sa maîtresse, elle vient le voir presque chaque jour. »

SON AVENTURE

Placide, à cette confiance, peut à peine dominer son émotion, il chancelle et le maître d'hôtel tente de lui faire retrouver son aplomb en lui offrant un vieux bordeaux réconfortant.

Cependant Davidson, secondé par Nina, dresse tout un plan pour confondre les faux monnayeurs. Aidé par la jeune fille, il s'introduit la nuit à la villa, grâce à l'ingéniosité de sa partenaire, il possède le mot du coffre où sont enfermés les fameux billets, et peut les examiner avec elle et se convaincre de leur manque absolu de valeur. Il replace le paquet



dans le coffre quand un bruit suspect, venu de l'étage supérieur, semble éveiller son attention. Nina se précipite à la porte. Elle écoute : ce n'est qu'une fausse alerte. Davidson referme le coffre et dit à la jeune fille : « Je vais avertir la police, mais nous ne pouvons rien faire ce soir, il faut attendre l'heure légale; d'ici là, ne vous trahissez pas ». Et remettant tout en ordre, il s'éloigne accompagné par Nina.

Pendant ce temps, Placide, tout à son chagrin, tentait de se consoler en absorbant dans différents cafés, différentes liqueurs et boissons variées... Si bien, que vers minuit, le doux Placide était gris et roulait en sa tête mille projets de vengeance.

* * * * *
SON AVENTURE
* * * * *

Dans cette même nuit les événements devaient se précipiter. Tout d'abord, c'était à la villa le retour imprévu de Jack Meredith.

Nina, à qui ce jeune homme n'a cessé d'être sympathique, trahit pour lui le secret « professionnel », elle le presse de s'enfuir, s'il ne veut pas être arrêté le lendemain. « Inutile de nier, lui dit-elle, tout est découvert » et comme Jack semble ne rien comprendre, elle veut le confondre en lui montrant les faux billets. Elle ouvre le coffre..... coup de théâtre. Les billets n'y sont plus!



La vérité est que Nina a été victime d'un très habile filou qui a su exploiter sa crédulité et son emballement pour les histoires policières. Tout se dévoile par la suite : les billets n'étaient nullement faux, ils représentaient le produit de la vente d'une des propriétés de Mrs Meredith. Le personnage mystérieux qui les apportait était son homme d'affaires... tout simplement.

La petite bouquetière devient ainsi victime d'un vol. Elle s'en tire heureusement, grâce à l'intervention inattendue de Placide. Celui-ci, en effet, a su retarder Davidson en susci-

* * * * *
SON AVENTURE
* * * * *

tant une querelle provoquée par la jalousie, ce qui a pu permettre à la police d'arriver à temps pour arrêter le voleur...

L'épilogue de cette aventure nous montre Nina guérie de son emballement pour les films policiers et grande admiratrice de Placide, le véritable héros de l'histoire. Un mariage les unira sous peu...



Ce film, dû à l'imagination amusante de M. René Hervil, et mis en scène par ses soins, sera un nouveau succès pour M^{lle} Suzanne Grandais, qui prête à l'héroïne, sa grâce espiègle et amusante.

Mr. Henry Roussel et Jacques de Feraudy complètent avec leur talent une interprétation susceptible d'assurer, à elle seule, le succès du scénario.

AVIS IMPORTANT

Les scènes de ce film ayant été réduites au métrage strictement nécessaire, il est indispensable qu'elles ne soient pas projetées trop rapidement.

LES SECRETS DU CONTRE-ESPIONNAGE
Dévoilés par NORROY
(6^E SÉRIE)

VALET de CŒUR et DAME de PIQUE

Jeune officier de marine du plus brillant avenir, Raymond Carr, inventeur de sous-marins d'un nouveau type, venait de prendre quelques semaines de vacances bien méritées, qu'il était allé passer en Pensylvanie. Il avait emporté les dessins de quelques améliorations qu'il projetait de faire de son invention.

Et voilà que les journaux annonçaient sa mort... Le Service de la Sûreté décidait de prévenir immédiatement par télégramme Georges Norroy qui se trouvait en Pensylvanie en compagnie de Carson Huntley.

Le malheureux officier dont les journaux annonçaient le suicide avait fait la connaissance en Pensylvanie d'une jeune femme, Alido Alstaire, connue comme affiliée à un service étranger d'espionnage.

Cette liaison lui avait été fatale. Norroy n'a pas de peine à reconstituer les péripéties du drame et se trouve ainsi amené à démasquer toute une bande d'espions dont le chef est Jayno Marvin. Ce n'est qu'après de multiples péripéties, après avoir échappé à de nombreux périls, que Georges Norroy, le chef du service du contre-espionnage américain, triomphe de ses dangereux adversaires.



TRIANGLE KEYSTONE

PAUVRE TOUTOU

Le ménage Gatteux est assis sur un banc du parc, sur lequel Madame s'endort. Dans l'allée en face est assis également le ménage Lapoix, Monsieur lit son journal et Madame s'ennuie. Une télégraphie sans fil s'engage entre Madame Lapoix et Monsieur Gatteux et finalement, tous deux quittent leurs moitiés et vont soupiner sur un autre banc.

Tout à coup Madame Gatteux s'éveille et Monsieur Lapoix se retourne. Les coupables sont découverts. Scènes de ménage.

Pour se faire pardonner Monsieur Gatteux achète un petit chien à sa femme, mais les animaux sont interdits dans l'hôtel. Le mari ne trouve rien de mieux que de cacher le toutou dans le sac de voyage des époux Lapoix qui viennent justement habiter le même hôtel. Pour reprendre son chien Monsieur Gatteux s'introduit dans l'appartement du mari jaloux qui le menace. Gatteux s'enfuit avec le toutou dans sa poche. Mais la poursuite commence, le mari volage reçoit une magistrale correction du mari jaloux et se fait mettre à la porte de l'hôtel avec son chien.

MÉTRAGE APPROXIMATIF : 300 MÈTRES

La Vedette Mystérieuse



CINÉ-ROMAN EN 12 ÉPISODES

7^{me} épisode : LE PHARE DE PIGEON-POINT

Sur le point d'être marqué au front s'il persiste dans son refus de faire connaître la place où se trouve caché le trésor, Gordon entend soudain une voix mystérieuse lui dire : « Servez-vous de ceci pour vous défendre », et se

trouve armé d'une puissante grenade à main que vient de lui passer l'Homme Mystérieux. Grâce à ce secours inespéré, il parvient à échapper aux tortionnaires qui s'acharnaient sur lui.

A peine libre, il apprend qu'Edmond Schwegler et ses complices ont emporté Betty et Jacques Fay vers un phare abandonné, pour les y incarcérer. Il parvient à se rendre maître de la direction d'un petit canot à pétrole appartenant à un espion allemand du nom de Fritz et peut ainsi approcher par mer du phare de Pigeon-Point. Il réussit ensuite à établir un va-et-vient aérien entre son embarcation et l'étage supérieur de la tour, ce qui facilite l'évasion de Betty; mais Fritz ayant repris connaissance coupe le câble et précipite la jeune fille dans les flots au moment où elle est sur le point d'atteindre le bateau.

D'autre part, un poste de garde de la côte des États-Unis a découvert la Vedette Mystérieuse et s'est aperçu qu'elle est revêtue d'une préparation longtemps recherchée par le Gouvernement et ayant pour effet de rendre sa coque invisible. Un autre espion, Sudermann, intercepte du rivage les marconigrammes échangés entre ce poste de surveillance et l'un

des cuirassés en croisière au large du littoral. Il en prend bonne note et se hâte d'aller retrouver Schwegler et ses complices au phare de Pigeon-Point. Mais Fay surprend le secret de leurs entretiens et, après avoir mis le feu aux

mines disposées par les maltaiteurs, laissant sauter la tour en une terrible gerbe de flammes, il se jette à la nage pour secourir Betty, vers qui Gordon s'est déjà précipité.

Fritz tente de s'opposer au retour de Gordon sur son canot, mais l'Homme Mystérieux l'étourdit d'un projectile adroitement dirigé. Les deux jeunes gens remontent à bord et, bientôt après, recueillent Fay. Sur le corps de Fritz, évanoui, ils ont découvert d'importants documents et, revenus à Los Angeles, ils tiennent conseil, se disposant à avertir le Gouvernement.

Mais Sudermann et Schwegler ont échappé à la mort dans l'explosion du phare. Ils ne sont pas découragés et, pour découvrir l'identité du protecteur mystérieux de Betty, ils décident de s'emparer à tout prix de celle-ci et de l'exposer à un danger de nature à provoquer l'intervention de cet être énigmatique, de

manière à surprendre son secret. Pour y arriver, ils attirent Betty dans une embuscade en la convoquant au chevet de Gordon qu'ils affirment être gravement blessé et soigné dans une clinique d'un quartier excentrique.





LA NOUVELLE AUBRE



prennent les paris plusieurs jours avant la course. Robert peut donc, en s'adressant à Kelly, mettre mille dollars sur *Whip* à 20 contre 1. Un tel enjeu surprend Kelly. *Whip* aurait-il quelque chance? Sartoris, comptant lui-même jouer *Whip*, ne l'a pas prévu. Mais Kelly, ayant surpris depuis la traversée beaucoup des petits secrets du baron, lui intime l'ordre d'empêcher *Whip* de courir, par n'importe quel moyen.

Or, *Whip* est déjà en partance. Sartoris s'embarque par le même train, dans l'intention de détacher, en cours de route, le wagon de queue emportant le poulain. Le rapide suit de près l'omnibus et le malheur serait irréparable. Averti par la sœur d'Anson, Robert gagne à toute vitesse la bifurcation de Morefield. Le fourgon, comme il le prévoyait, a été détaché, et Watson n'a que le temps de faire descendre *Whip* et son jockey : quelques minutes plus tard, la catastrophe a lieu, le rapide prend en écharpe le fourgon et déraile.

Le jour du derby arrive. Au moment où le starter donne le signal du départ, un faux détective vient arrêter Anson. *Whip* ne pourra pas courir! Cinq minutes sont accordées à M. Beverley pour trouver un autre jockey, mais *Whip* ne se laisse monter que par Anson et par Diane Beverley. Il faut donc y renoncer.

Cependant, le handicap de Saragota se court. Au moment où le peloton arrive au poteau, ce n'est qu'un cri parmi la foule : « *Whip* gagne!... *Whip* gagne!... dans un fauteuil! »

— Et c'est Diane qui le monte, constate avec stupeur M. Beverley.

A peine la victoire de *Whip* est-elle affichée que le baron Sartoris et sa complice, se sentant perdus, se préparent à filer. Mais ils ont affaire à Kelly. Toutes leurs intrigues se découvrent, tandis que Robert et Diane, abandonnant ces deux misérables à la justice, sont tout à la joie de leur bonheur retrouvé.

Simplex

LA DOUBLE ERREUR

Scénario dramatique

Exclusivité des Etablissements « L. Aubert »

Hélène Vervil est une jeune fille laborieuse et charmante, orpheline dès l'enfance. Pauvre, elle est fiancée avec un étudiant sans fortune qui réussit en travaillant à des travaux manuels à couvrir les frais de ses études.

Un jour, une terrible nouvelle bouleversa la jeune Hélène, son fiancé Richard Morgan était victime d'un terrible accident. Il avait disparu dans l'incendie des bâtiments du Collège de Hampton.

La malheureuse jeune fille apprit ce tragique événement par les journaux. Elle résolut alors de quitter la ville où elle travaillait pour aller habiter sur un ranch que possédait au Colorado une de ses tantes.

Elle fut accompagnée dans son voyage par un cousin, Norman Blakely, jeune employé de banque qui, à la suite de détournements, fuyait sous la menace d'une arrestation imminente. Au cours du voyage cet escroc proposait à la jeune fille de l'épouser. Elle s'y refusait d'ailleurs avec indi-

gnation, mais toutes les personnes de son entourage dans la ville qu'elle venait de quitter eurent la certitude que volontairement, elle s'était enfuie avec Blakely.

Hélène Vervil, ignorante de la réputation que la médiocrance publique lui établissait avait cependant un autre grave souci. Dans la sincérité de son amour pour Richard Morgan, la jeune femme s'était abandonnée. Et quelques mois après, elle avait un fils qu'elle déclara à l'état-civil de Denver, sous le nom de René Morgan.

Dix-huit ans après ces événements, René Morgan, le fils d'Hélène étudiait à son tour au Collège Fédéral de Hampton reconstruit. Entre les heures d'études, le jeune homme se recréait dans la compagnie de Bernard, le jardinier du collège, et surtout dans celle de la fille de ce vieil homme, Magda.

Pauvre, vivant de la modeste pension que lui faisait sa mère, René Morgan s'abstenait des plaisirs communs à ses condisciples, il était souvent l'objet de leurs railleries. Hubert Carel y apportait en particulier une exceptionnelle cruauté. Ce jeune homme, très riche, soutenu par l'aveugle affection d'un père veuf, influent, gros industriel des environs d'Hampton, rêvait de séduire Magda et d'en faire la compagne de ses plaisirs. Il savait que René Morgan était un enfant naturel et il n'épargnait à son camarade aucune fâcheuse allusion, à tel degré que les deux étudiants en étaient arrivés à se très parfaitement détester. Enfin, il était probant pour tous que que la rivalité d'Hubert Carel et de René Morgan en avait fait deux ennemis.

Il advint un jour que Morgan après avoir magistralement rossé Carel, fut appelé devant le conseil de discipline du Collège. Malgré les instances de M. Carel père, les directeurs eurent égard à l'excellente tenue, à la situation modeste du jeune homme et aucune sanction n'intervint.

Quelque temps plus tard, les faits prenaient une tournure infiniment grave, on trouvait en effet au pied d'une énorme souche ensanglantée le cadavre de Hubert Carel, le front brisé.

Le procureur général d'Hampton, qui, par une singulière coïncidence s'appelait Richard Morgan, après un examen consciencieux des causes, des antécédents et des raisons d'antipathie qui séparaient les deux jeunes gens fit arrêter René Morgan.

Puis, obligé de s'absenter le haut magistrat confia l'instruction de son affaire à son substitut, M. Sullivan. Jeune encore, ambitieux, intrigant, habile, Sullivan avait une regrettable tendance à voir en tout inculpé un coupable. Il dirigea cette affaire avec une extrême sévérité, il rappela les différents témoins lui avaient rapporté plusieurs fois que René avait menacé de mort son camarade Carel.

Le médecin légiste reconnut sur le tronc d'arbre auprès duquel était tombé le malheureux Carel des traces de sang appartenant à la victime et aussi à celui qu'il supposait être son meurtrier.

M. John Sullivan pensait que cette affaire serait retentissante que s'il la menait à bien, elle favoriserait son avancement. La situation de René Morgan était désespérée. Hélène Vervil, sa malheureuse mère avait, en ce même temps, entrepris un long voyage à New-York afin de recueillir un modeste héritage. A son retour, elle apprit les faits douloureux et pour la seconde fois, cette femme était frappée dans sa plus chère affection.

Richard Morgan, procureur général, reprenait dans ce même temps ses fonctions. L'éminent magistrat était fiancé avec la sœur aînée de son substitut. Cette jeune femme fré-

qu海岸 assidûment la maison du procureur. En feuilletant un livre appartenant à la Bibliothèque du magistrat, elle découvrit un carnet aux feuilles jaunies sur lequel ce dernier inscrivait au temps déjà lointain où il étudiait le droit les faits saillants de sa vie d'escolier.

Elle fut fort surprise de trouver sur chaque feuillet de ce carnet le nom d'Hélène Vervil, puis aussi collé sur une page de ce même carnet une coupure de journal de date fort ancienne ainsi libellée: « Il y a un mois, lors de l'incendie du collège de Hampton, nous annoncions la mort d'un étudiant survenue au cours du sinistre. Ce jeune homme, M. Richard Morgan, grièvement brûlé avait pu s'échapper. Il fut soigné pendant deux mois dans une maison de santé. On avait cru pouvoir identifier son corps grâce à un médaillon portant gravé à l'intérieur Hélène à Richard Morgan, retrouvé dans son pardessus. En réalité, le cadavre découvert dans les décombres, était celui d'un de ses compagnons, qui, dans l'affolement général avait endossé ce vêtement ».

M^{lle} Sullivan crut devoir demander au procureur quelle était cette Hélène, Richard Morgan lui répondit en toute sincérité qu'il avait autrefois profondément aimé cette jeune fille, mais que ses apparences l'avaient fort trompé, puis que après la guérison de ses blessures, il apprenait que le lendemain même de l'incendie d'Hampton elle s'était enfuie avec un employé de banque coupable de malversations. Depuis cette époque, il n'en entendit plus jamais parler.

Hélène Vervil, éplorée, vint voir son fils à la prison. Et l'étudiant lui affirma qu'il avait détesté Hubert Carel pour toutes les humiliations et les méchancetés, toutes les petites infâmies dont il lui était redevable et qu'il n'était point coupable de sa mort. Il lui conta comment après une vive altercation, René Carel l'avait frappé, comment lui-même l'avait poursuivi et enfin par quelle épouvantable fatalité le jeune homme en courant faisait un faux pas, puis donnait du front sur une souche et qu'ainsi il s'était brisé le crâne dans sa chute?

La mère malheureuse décida d'aller elle-même plaider la cause de son fils près du procureur et de lui expliquer de son mieux de quelle atroce erreur René était victime.

La rencontre de ces deux êtres qui, séparés par un inéluctable destin n'avaient jamais cessé de penser l'un à l'autre, fut profondément émouvante. Le procureur apprit, et fut bientôt convaincu que René Morgan était son fils. Il n'en demeurait pas moins certain qu'il était le meurtrier d'Hubert Carel. Retrouver sa femme et son enfant en de si poignantes circonstances, causaient à ce père infortuné une déchirante douleur. Hélène l'avait enfin persuadé qu'elle n'était point coupable de l'abandon qu'il lui reprochait, que l'homme qui l'avait accompagnée autrefois lors de son brusque départ pour le Colorado n'avait jamais rien été dans sa vie. La nouvelle de la mort de Richard Morgan, publiée par tous les journaux, l'avait profondément désespérée, et c'est pourquoi elle était partie dans l'Ouest. Son seul crime était donc d'avoir appelé leur fils Morgan alors qu'aucun lien légal ne les unissait encore.

Dans la conscience du procureur, un rude combat se livrait entre le devoir du magistrat et l'amour paternel. Il ordonnait une nouvelle enquête, une expertise approfondie du sang coagulé sur l'arbre et du sang prélevé à son fils et cette analyse très scrupuleuse était en faveur de l'accusé. Des faits nouveaux omis dans la première instruction apparaissaient aussi favorables à René Morgan, et devant le Jury, après une séance tumultueuse, tourmentée, au cours de laquelle M. Carel

implorait ardemment les jurés de venger son fils, alors qu'Hélène criait à tous l'innocence de René, Bernard, le jardinier et Magda sa fille réussissait, à faire prévaloir leur témoignage. Le fils du procureur général était acquitté.

Richard Morgan réparait la double erreur de sa vie : avoir méconnu la sincérité de la femme qui l'aimait et qui toujours avait été fidèle à son premier amour, et aussi d'avoir failli condamner son fils innocent.

Personne ne sut jamais que le soir même de l'acquittement de René, Richard Morgan, procureur général, avait épousé secrètement Hélène « Pour le bonheur de notre fils dit-il pour tous depuis vingt ans, vous êtes ma femme ».

Simplex
TRADE MARK REGISTERED

AVANTI SAVOIA

Comédie sentimentale et patriotique

Exclusivité « L. van Goitsenhoven »

Sous le soleil éclatant de Sardaigne, Manuêlo et Thérèse vivent heureux parmi les fleurs et les rires, dans l'enchantement d'un ciel sans nuages. Leur bonheur, fait de confiance et de tendresse réciproques, rend plus légère la fatigue pénible du labeur quotidien, et la caresse à la fois limpide et affectueuse des yeux de sa fiancée compense délicieusement Manuêlo de ses peines.

Tout est lumière et gaieté dans ce trésor champêtre. Pour se distraire, Gabriel, jeune paysan sarde, exerce son adresse au fusil contre des pigeons... et la première victime du tireur émérite révolte la sensibilité de Thérèse qui s'indigne violemment de ce massacre inutile.

Brusque, un souffle d'orage s'abat soudain sur ce tableau riant. La Patrie en danger jette un cri d'alarme, et le juste cause du Droit et de la Liberté fait vibrer tous les cœurs d'un même désir, d'un même sacrifice. Ardente et enthousiaste, Thérèse, la première, stimule le courage des futurs soldats et lorsque, au départ des jeunes gens, elle constate l'absence de Manuêlo parmi leurs rangs, la jeune fille n'hésite pas à traiter de lâche celui qu'elle aime et dont la désertion l'indigne.

Voulant racheter sa faiblesse, Manuêlo s'enrôle et, peu de temps après, sa belle conduite au feu lui vaut, en récompense de son héroïsme, une proposition élogieuse pour la Croix de Guerre.

Mais, comme tant d'autres, Manuêlo a dû payer son tribut et le sort fut cruel. Blessé et aveugle, le héros revient au village. Thérèse, désespérée de sa cruauté envers son fiancé se souvient des paroles impitoyables qui décidèrent le départ de Manuêlo et son chagrin éclate en reproches amers contre son ardent patriotisme qu'elle considère responsable du malheur de son héros. Mais, clément et magnanime, Manuêlo console sa fiancée et d'une voix très douce déclare : « Ne te reproche pas d'avoir enflammé mon courage; avec l'aide du Ciel je ne perdrai pas la vue. Je pourrai contempler le Jour de la Victoire et, avec la gloire de ma Patrie, je retrouverai toujours la douceur de ton sourire, ô mon aimée! »



Après

AT TILA

le plus grand Film de la Saison

* * * LES NOUVEAUTÉS * * *

DE LA

RAOULT-FILM-LOCATION

Les Trois Mousquetaires de la grande guerre.

Drame patriotique en trois parties

Exilé dans la Jungle

Drame américain (coloris)

Le Faux déserteur

Comique américain

Nuages et Glaciers

Plein air

QUI SORTIRONT PROCHAINEMENT

RAOULT-FILM-LOCATION

19, Rue Bergère, PARIS

Téléphone : Bergère 47-91

DANSE DE LA VIE ET DE LA MORT

Comédie dramatique en quatre parties

Exclusivité « L. van Goitsenhoven »

Frappée par le destin inclément, Gabrielle remplit la tâche d'une servante chez le « Papa Martin » qui l'a recueillie orpheline.

Un jour de fête, un client insulte la jeune fille; indigné, Claude Dervil ayant pris sa défense, est blessé par l'insolent. Gabrielle suit son généreux bienfaiteur et devient sa garde-malade; les souffrances du patient changent la gratitude de l'orpheline en un sentiment plus pur; elle aime, car dans l'inconscience du délire, Claude a passé sa bague au doigt de Gabrielle. Elle caresse un doux rêve de bonheur mais, cruelle réalité!... Odette amie de Claude, revient après un long voyage et triomphe de sa rivale... Meurtrie, la pauvre esseulée s'éloigne!...

Au seuil de la fatale demeure où sombrent ses espoirs, elle rencontre Albert de Richelmy, ami de Claude, qui calme son angoisse. D'un élan généreux, il l'emmène chez lui, lui prodigue ses attentions et ses tendresses; il l'aime et se croit aimé; elle est sienne et il prévient tous ses désirs, comble tous ses vœux... Hélas!... le luxe, la richesse, le bonheur, rien n'apporte l'oubli au cœur brisé de Gabrielle, dont toutes les heures de solitude s'emplissent du souvenir de Claude!...

Ni l'un ni l'autre ne se sont revus depuis longtemps, quand un soir, au théâtre, frappé d'admiration à la vue de Gabrielle, le jeune homme se sent devenir jaloux de son ancien ami, il cherche dès lors toutes les occasions de revoir la jeune femme; elle l'a remarqué, deviné et joue l'indifférente. Ne voulant pas trahir Albert, si bon pour elle, mais tourmentée par son immense amour pour Claude, elle a conçu un plan et amené la réconciliation des deux amis.

Albert donne une fête splendide; Claude et Odette sont parmi les invités. De plus en plus conquis, Claude cherche et parvient à joindre Gabrielle dans un petit salon où elle l'a adroitement attiré. Lui se déclare et la voudrait son amie!... mais elle lui dévoile ses amères désillusions!... son amour brisé qu'elle avait rêvé si beau et si pur!... l'abîme d'une vie sans espoir!...

Une surprise est réservée aux invités : sur une estrade parée, Gabrielle va danser; tour à tour, magnifiquement belle sous les voiles légers et vaporeux, alerte et gaie : c'est la danse de la Vie; et solennelle, tragique même, débutant avec lenteur pour finir dans un tourbillon où elle s'effondre sans connaissance. Elle s'est enfoncé un poignard dans le cœur : c'est la danse de la Mort.

On lui porte secours; Albert est anéanti; Odette ne nargue plus. Claude s'empresse vers celle qui se meurt en murmurant : « Le baiser donné à l'agonie est le plus pur, je l'attends... de toi... toi seul que j'ai aimé ». Pieusement, Claude comble ce dernier vœu de Gabrielle expirante.

**UNIVERS CINÉMA-LOCATION**

27, rue de l'Entrepôt, 27

PARIS (X^e Arr.)

Téléphone : NORD 72-67

Mettez à votre programme ce bon
Drame d'Aventures

Le Mensonge*Ses Sourires & ses Larmes***LATINA ARS**

Environ 1,600 Mètres

Interprété par la jolie et séduisante

ARTISTE PARISIENNE**FABIENNE FABRÈGES**

Belle mise en scène : Photo de premier ordre

GRAND SUCCÈS**Les Petits métiers en Indo-Chine**

" UNICELO "

Environ 100 Mètres

*Merveilleux documentaire***AGENCES RÉGIONALES :**

ALGER : Boulevard Bugeaud
BORDEAUX : 47, Rue de la Chaffaigne
CALAIS : 3, Boulevard International
LE MANS : 19, Rue Saint-Hélène
LYON : 34, Rue de l'Hôtel-de-Ville
MONTLUÇON : Saint-Lager, Agent
NANTES : 32, Rue du Calvaire
TOULOUSE : 16, Rue de la Bourse



ARS ET PATRIA

Pierre BRESSOL, l'artiste si pittoresque et si puissant, qui fut un des pionniers de l'Art cinématographique en France, finit de mettre en scène deux films considérables.



Edmond DUQUESNE

Ils sont dus l'un et l'autre à la plume d'un brillant écrivain, critique et auteur dramatique, l'un des jeunes qu'accueillit à ses débuts, presque immédiatement avant la guerre, la Comédie-Française. Lui-même nous demande de taire son nom. Qu'il soit fait suivant son désir.

Pouvons-nous dire que cet homme de lettres qui appartient en outre à l'une des familles les plus distinguées de la vieille France a constitué un groupement d'esprits cultivés, de fervents de littérature et de théâtre, pour étudier les moyens propres à rénover la cinématographie d'une manière digne de notre pays.

Ars et Patria telle est la devise bravement choisie.

On note en tête, l'éminent comédien, l'inoubliable interprète du « Napoléon » de Sardou, Edmond DUQUESNE qui vient de mourir à Marseille où il « tournait » justement un ouvrage d'« *Ars et Patria* ».

C'est une irréparable perte pour l'Art Français dont sa carrière illustre toute une époque.

Appartiennent à la même phalange des techniciens de première valeur tels que : Gaston LEPRIEUR qui, tout récemment encore, collaborait avec Maurice DE FERAUDY, l'éminent directeur de la scène du Théâtre Français, des artistes en renom tels que : Jean TOULOUT, du Théâtre Antoine, RAVET, de la Comédie-Française, KEPPENS et puis VARNY, GUILTON et HIERONIMUS tous trois aussi de la Comédie-Française, AMAURY, l'inoubliable interprète d'*Almaviva*, au second Théâtre Français, l'excellent MAILLARD, ANGELY, l'un des meilleurs valets du répertoire, Jean DULAC, dont la large autorité, la lumineuse figure composent une personnalité des plus remarquables et des plus sympathiques.

Que sais-je...

Veillent les autres nous pardonner de ne pouvoir les nommer tous et les saluer tous pour le bon labeur entrepris.

Du côté des comédiennes, des images exquises et qui apparaissent pour la première fois, des artistes à la fois délicieuses et inédites que le Maître et ses collaborateurs se sont donné l'élégance de découvrir.

Laissons-en au public la surprise et l'éblouissement.

Quant à la Présidence de ce mouvement elle est tenue par l'un de nos industriels les plus notables et les plus considérés, lequel est en même temps un dilettante et un érudit. Car ils comprennent à présent, les grands industriels de chez nous, l'ampleur de leurs devoirs à la cause commune.

Souhaitons à ces bons Français pleins de foi, le succès qu'ils rencontreront à coup sûr, parce qu'ils le méritent.

G. Vu.



ARS & PATRIA présentera prochainement ses quatre premiers films : HISTOIRE D'UN ONCLE, D'UNE NIÈCE ET D'UN SABOT — PIERRIL — POUR L'AMOUR DE WINNIE — LE CRIME DU DOCTEUR KLIVERS.



LA BREBIS ÉGARÉE

Comédie sentimentale

Exclusivité « Univers-Cinéma-Location »

Lucette, orpheline, a fui sa tante cruelle et vit de la vente aléatoire des fleurs. Par aventure, elle fait la connaissance d'un modeste vannier qui lui offre l'association de leur commerce. Mais les gains sont trop médiocres pour satisfaire la coquetterie naissante de Lucette.

Un galant jeune homme, Gontran de Ruffieri remarque la beauté de Lucette; il veut faire le siège de ce cœur incer-

tain et lui propose de rentrer chez lui comme gouvernante. Espérant gagner beaucoup d'argent, Lucette quitte son fiancé pour se mettre au service de Gontran.

Mais quand le patron audacieux laisse comprendre ses intentions coupables, Lucette s'enfuit en sautant par la fenêtre. C'est à ce moment même que le père de Gontrand surprend la fugitive et demande des explications sur la conduite de son fils. Le marquis de Ruffieri propose à Lucette de réparer le tort de son fils et de la prendre chez lui avec Louis comme domestiques. Hélas! les nouveaux serveurs gémissent bientôt sur la perte de leur indépendance; et, sans hésiter, ils sacrifient la sécurité d'un esclavage lucratif aux joies hasardeuses de la liberté.

LA MODE AU CINÉMA

J'ai une petite amie qui, de ses doigts de fée, vous confectionne en un tour de main les plus jolis et les plus seyants chapeaux qu'il soit possible de désirer.

Lorsqu'une nouvelle cliente vient chez?... X!... de suite, d'un coup d'œil, elle assimile le type de la tête à coiffer à une tête d'artiste de cinéma. Et, suivant sa pensée qui, grâce à une mémoire visuelle étonnante, évoque le souvenir de Pearl White, Gabrielle Robinne, Victoria Lepanto, Francesca Bertini, etc., on l'entend murmurer des titres de films et des noms de vedette.

Quelques minutes après elle vient et, d'autorité, essaye à la nouvelle cliente un chapeau qui, en général, lui sied à ravir. Quelquefois celle-ci se défend, elle voulait un de ces lourds et infâmes « bibi » qui ressemblent à une corbeille à papiers renversée et écrasée, et on la coiffe avec un rien, léger, aérien qui l'enchanté et la dérouté.

— Mais, mademoiselle, je vous avais demandé?...

— Oui, madame, je vais vous faire voir ce que vous désirez : mais, en attendant qu'on me l'apporte, permettez-moi. Ceci, voyez-vous, vous coiffera bien mieux, regardez l'effet dans la glace. La nuque est dégagée, les cheveux de madame sont mis en valeur. Ça ne vous érase pas, vous êtes coiffée et non chapeauté.

— Vous avez raison, mais, ce n'est pas à la mode.

— Non, madame, pas encore, mais ce le sera certainement après-demain. C'est ce qui se porte à New-York, c'est le triomphe de la 5^e Avenue.

— Les modes nous viennent donc de New-York maintenant? s'écrie, légèrement indignée, la cliente.

— Oui madame, comme les Sammy, le tabac blond!... Tout ça, voyez-vous, c'est la faute au cinéma.

— Et à la guerre!

— La guerre? La guerre n'y est pour rien, madame, c'est le cinéma seul qui en est la cause. Le chapeau que je vous propose et qui semble vous plaire a été lancé, à

Boston, par Miss Vivian Martin. Et celui-ci, avec ces gros rubans bleus, par Miss Gladys Hulette. Mais il faut être brune pour qu'il soit seyant.

Si cette forme ne vous convient pas en voilà une qui, avec vos cheveux cendrés, vous ira à ravir. Miss Mollie King, l'étoile du *Mystère de la Double Croix* en portait un semblable dans le *Mannequin New-Yorkais*...

— Dites donc, mademoiselle, si au lieu de prendre tous vos modèles en Amérique vous regardiez un peu nos Françaises au cinéma, puisque cela semble tant vous plaire.

— J'y ai bien songé, madame, mais, hélas! en France, à part Gabrielle Robinne, les artistes de cinéma ne savent pas s'habiller et encore moins se chapeauter. Regardez-les bien, elles font pauvre. Vous ne voudriez tout de même pas non plus que je vous propose un panache de plume comme Gaby Deslys qui, sur l'écran, semble un corbillard de première classe.

— C'est vrai! Enfant terrible!... essayez-moi donc ce genre canotier avec de larges bords et un gros ruban de velours.

— C'est la forme Grace Darmond, madame, il faudra changer votre coiffure et vous faire des bandaux tombant plus bas.

— Et ce toquet de velours noir.

— Avec ou sans loutre? sans loutre c'est le genre rapin tel qu'en portait Pearl White, avec loutre c'est la forme Vernon Castle. Madame a trop de beaux cheveux pour cela, il faut les avoir presque coupés à la Ninon et puis le type de madame est trop fin, il ne s'y préferait pas. Ah! je sais bien ce qui irait à madame. Mais madame n'en voudra jamais, quoique se soit d'une élégance rare, car il faut être distinguée et grande comme madame...

— Mais quoi donc? dites vite!

— C'est une Tosca à la Francesca Bertini.
— Une Tosca à la Francesca Bertini!... Et Sarah Bernhardt?

— Ce serait trop théâtre. Ça décore mais ça ne coiffe pas. Tandis que cette forme légère qui n'éteint pas.

— Un grand chapeau! mais vous savez bien qu'on n'en porte plus!

— Victoria Lepanto en porte, et Dieu sait avec quelle distinction.

— Voyons votre Tosca à la Bertini... Pas mal, vraiment, pas mal du tout. Et celui-ci, ce petit tricorne Louis XV en velours noir.

— C'est, pour monter à cheval, le tricorne Leda Gys, — Mademoiselle, vous devez passer toutes vos soirées au cinéma!

Et, finalement, il se trouve que le grand chapeau à la Francesca Bertini va très bien à la cliente qui, ne pouvant se résoudre à choisir, sort du magasin après avoir aussi arrêté son choix sur un Mollie King, un Grâce Darmond et un béret Pearl White.

Comme vous le voyez cette petite vendeuse a très intelligemment suivi les fluctuations de l'élégance féminine au cinéma. Elle en applique très heureusement les remarques au plus grand avantage de la maison qui l'emploie et des clientes qui l'honorent de leur confiance en son bon goût.

Elle a même placé des capelines Baby Mary Osborne à toutes les fillettes de ces dames et, dernièrement — la Nuit du Réveillon de Noël, au restaurant des... Chut! —

elle fit lancer par une de nos plus excentriques artistes de Music-Hall un amour de petit chapeau à la Mabel Normand. Sur le dessus d'une forme Nichette, en paille un peu grosse, un gros chou de ruban vert bouteille dont les brides passaient à travers la paille. Et, tout autour, comme garniture, un assortiment de légumes, carottes, navets, poireaux, etc.

Ce petit chapeau fit sensation. On le blagua, on l'applaudit!... il fut sorti, sur l'écran, dans une comédie « Triangle Keystone » que nous vîmes à Paris il y a environ deux ans.

Quant à M. Boret qui restrictionnait en réveillonnant avec Miss Marga Ryn, il en fut, malgré l'interdiction de la pâtisserie, Baba!

Et, au fond, l'idée de cette petite vendeuse est originale et prouve chez elle des qualités d'observation d'une psychologie des plus ingénieuses.

Dans sa pensée, elle assimile les artistes de cinéma à un type bien défini de beauté, d'élégance ou d'originalité dont se rapprochent de plus près ou de plus loin ses clientes.

Que font les artistes qui tournent? elles recherchent l'effet photogénique que nul ne peut méconnaître au cinéma. Que fait l'élégante à la ville sinon rechercher elle aussi inconsciemment l'effet photogénique?

— Mais cette gamine comment se coiffe-t-elle?

— Comme elle est très douce, très gracieuse, très spirituelle et très jolie surtout, elle se coiffe tout simplement, ingénument, comme Mary Miles, l'étoile de tant d'exquises comédies.

MISS FACE A MAIN.

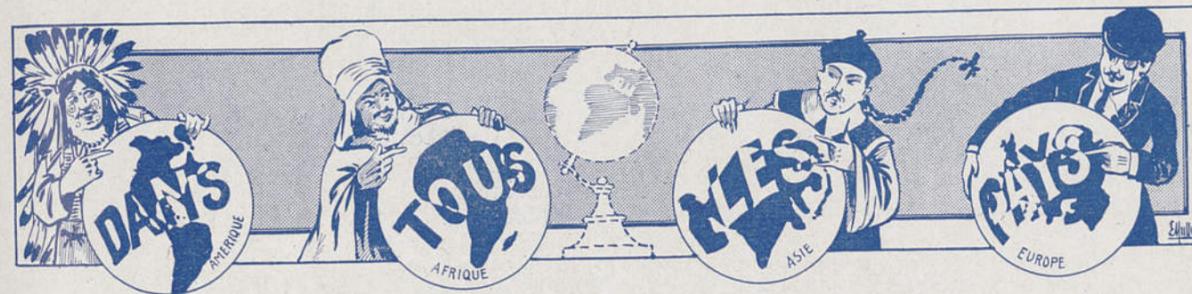
À VENDRE

CUVES de DÉVELOPPEMENT verticales en grès à deux cases pour cadres de 50 m.

CUVES HORIZONTALES en grès pour développement à cadres métalliques de 60 m.

DEUX TIREUSES GILLON neuves dernier modèle avec double débiteurs et enrouleurs automatiques pour le négatif et le positif.

S'adresser à **CINÉMA-ÉCLAIR, EPINAY-SUR-SEINE** -- Tél. Nord 59-99



DANS LES BALKANS

La rareté des moyens de communications et la lenteur des courriers nous privent de renseignements exacts sur la situation de l'industrie cinématographique dans les Balkans.

Aussi est-ce une véritable bonne fortune que d'avoir eu la visite de M. René Simonot, fils de notre collaborateur, qui revient d'Orient par Bucarest et Constantinople.

Parti de Monastir avec sa batterie lors de la grande offensive du 14 septembre dernier, M. Simonot traversa à cheval la Macédoine, la Serbie et une partie de la Bulgarie à la poursuite de l'ennemi. Après la capitulation Bulgare, il continua sa route le long du Danube, pénétra en Roumanie où il fit un séjour de deux mois.

Partout où la vie renaît, le cinéma compte un nombre des premiers éléments de vitalité. C'est une sorte de critérium de l'état d'esprit des habitants d'une ville et de sa santé morale.

En Serbie où tout a été systématiquement ravagé par les hordes de Guillaume et de Ferdinand, il ne reste pas trace des établissements d'avant la guerre. Cependant, comme s'ils sortaient de la boîte merveilleuse d'un enchanteur, plusieurs appareils, échappés, on ne sait comment à la tourmente, ont fait leur réapparition. Un écran est chose facile à établir et l'armée victorieuse aidant, on trouva des films. Films de guerre, actualités, films de propagande et quelques vieux rouleaux oubliés qu'on retrouva, tout cela composa un programme. Les salles sont en ruines, on tourne dans les ruines; s'il pleut, on trouve une grange, un hangar, un abri d'avions. Et la précieuse lanterne magique fonctionne pour la plus grande joie des petits et des grands...

Les chemins de fer en Serbie sont à peu près impraticables pour un temps assez long; aussi est-il difficile d'escompter une reprise prochaine des affaires. Cependant les hommes dévoués qui se sont courageusement attelés à la patriotique besogne de reconstitution ont mis le cinéma au premier rang de leurs préoccupations et on va commencer la construction de salles de projection dans tous les centres d'une certaine importance.

En Roumanie les amateurs de cinéma, et ils sont

nombreux, n'ont pas eu à déplorer la destruction de leurs établissements favoris. A Bucarest, douze salles, très bien aménagées, sont en pleine activité malgré le manque de répertoire. Les programmes se composent de films du vieux stock et surtout d'ouvrages italiens. Le cinéma du Cercle militaire, qui vient d'être inauguré, a affiché, comme nouveauté sensationnelle : *Les Mystères de New-York*. Une publicité formidable accompagnait cet événement et l'affluence était si grande aux premières représentations que des bagares éclataient journellement aux portes de l'établissement.

Chaque cinéma ne donne pas moins de quatre représentations par jour et comme le film est rare, on coupe le spectacle avec quelques numéros de chant et des attractions variées.

Les directeurs attendent avec une impatience bien explicable le rétablissement des relations commerciales qui leur permettra de recevoir des nouveautés et un accueil particulièrement chaleureux est réservé au film français.

Les prix des places sont demeurés relativement réduits si on les compare aux sommes fabuleuses qu'il faut consacrer à la nourriture et à l'habillement.

Alors qu'un bon fauteuil au cinéma ne coûte que 3 francs, et les soldats français bénéficient en outre d'une réduction, on paye à Bucarest 500 francs pour une paire de chaussures et 1.200 francs pour un complet veston. Un mouchoir vaut 90 francs et il faut être au moins millionnaire pour porter des chaussettes.

A Contantza où M. Simonot fils s'est embarqué, il y a trois beaux établissements qui fonctionnent jour et nuit et ne désespèrent pas.

L'attitude de la population vis-à-vis de nos soldats est des plus affectueuses. La dignité de la tenue et la conduite généreuse de l'armée française a augmenté encore le prestige dont notre pays jouit depuis si longtemps en Roumanie.

Nos producteurs de films nationaux ont dans ce pays un débouché assuré.

Simplex

ÉTATS - UNIS

Comment le cinéma développe le goût de la musique

M. Riesenfield, un des plus brillants chefs d'orchestre des Etats-Unis, expose dans *Photoplay*, comment le sentiment musical est en pleine floraison, grâce au cinéma.

M. Riesenfield dirige au Rialto Théâtre de New-York, un orchestre de 60 musiciens; cette phalange d'artistes de premier ordre s'est acquise une réputation qui s'étend dans tous les Etats de l'Union. Le Rialto est, du reste, un des plus beaux cinémas du monde.

« On a prétendu, dit M. Riesenfield, que le phonographe était un éducateur musical. Je ne partage pas cette manière de voir. Le phonographe devient aisément fastidieux et on l'oublie dans un coin où bientôt il disparaît sous la poussière.

Le cinéma, au contraire, a d'année en année, fait une

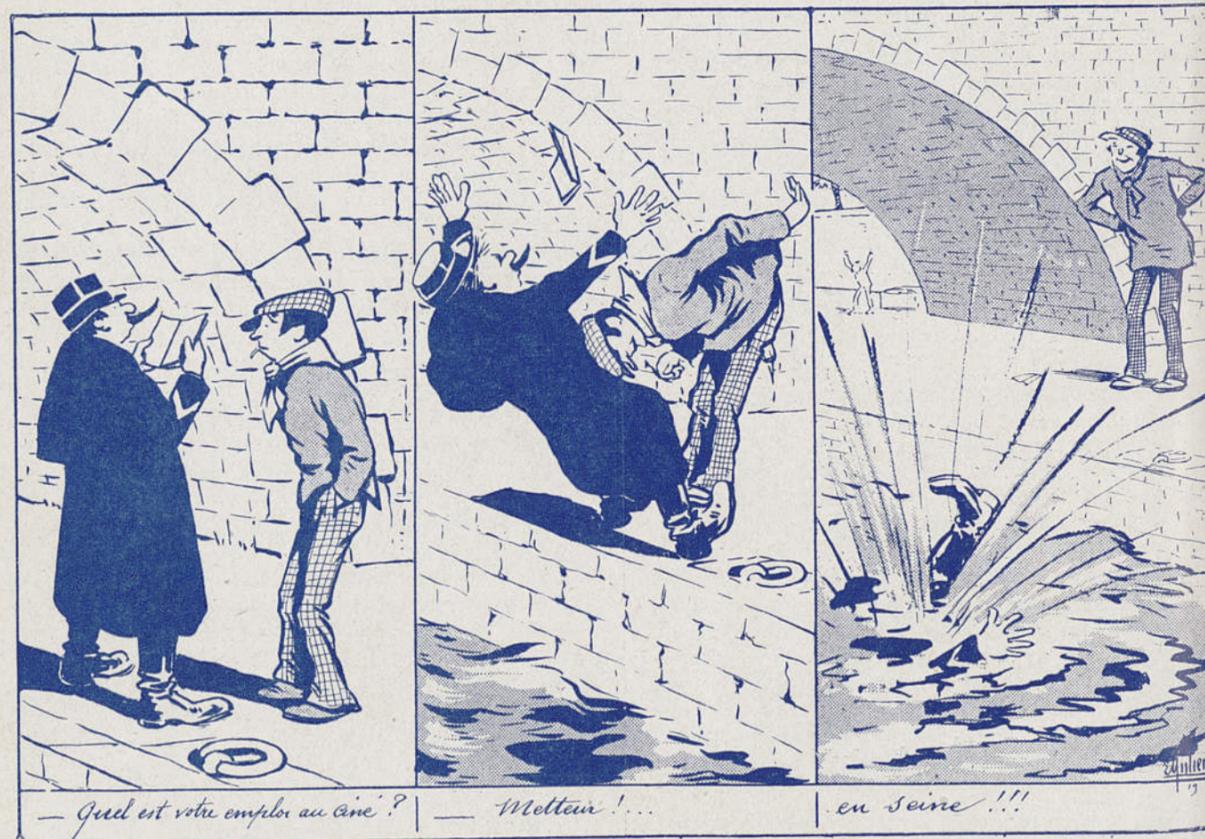
part plus large à la musique et les plus illustres compositeurs du monde sont devenus familiers à la masse du public, grâce aux orchestres des salles de projections. Le temps n'est pas éloigné où seule une élite fortunée connaissait les noms de Verdi, Bizet, Beethoven, Saint-Saëns, etc., etc.

Aujourd'hui, le public aime et apprécie la musique, le nombre des connaisseurs augmente et les professeurs s'accordent à dire que le cinéma leur procure chaque jour de nouveaux élèves. Notre Jazs-band national est lui-même délaissé et n'est plus guère qu'un article d'exportation.

La compréhension des grands maîtres de la musique classique est en train de devenir l'apanage de tout un peuple après avoir été si longtemps le précieux trésor de quelques favoris de la fortune.

Et cette éducation artistique n'est pas le moindre des services rendus par le cinéma.

URBI ET ORBI.



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

• PARIS •
16, Rue Grange Batelière

L'Agence Générale Cinématographique

Toujours à la tête du mouvement, a la première établi une agence régulière pour

L'Alsace et la Lorraine

MM. ULMO et C^{ie}, ses très actifs directeurs, ont pu fournir régulièrement aux principaux Etablissements, de bons programmes qui ont connu les plus grands succès.

Prochainement MM. ULMO et C^{ie}, 17, rue de l'Étoile, à Mulhouse, vont pouvoir offrir à leur clientèle, entre autres :

LES TROIS MOUSQUETAIRES, le célèbre roman d'Alexandre DUMAS, en 5 ép.

L'ARRIVISTE, de Félicien CHAMPSAUR en 5 parties.

LES POILUS DE LA 9^{me}, **LA MASCOTTE DES POILUS**, d'Arnould GALOPIN, en 4 parties.

L'HALLALI, grand drame en 4 parties.

BARBE ROUSSE, grand roman d'aventures en 5 parties.

LES DAMES DE CROIX-MORT, d'après Georges OHNET, en 4 parties.

L'AME DE PIERRE, d'après Georges OHNET, en 5 parties.

LES ÉCRITS RESTENT, drame en 4 parties.

LE PORTEUR AUX HALLES, d'après la célèbre pièce, en 4 parties.

CŒUR DE MÉTIS, grand drame social en 6 parties.

ALERTE, d'après le célèbre roman du Lieutenant-Colonel DRIANT, en 5 parties.

LOYAUTÉ, drame moderne en 5 parties.

HORS LA LOI, d'après la célèbre pièce Américaine en 5 parties.

LE CONTRASTE, drame social en 6 parties.

L'AS DE CARREAU, grand film d'aventures en 16 épisodes, etc., etc.

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE
· PARIS ·
16, Rue Grange Batelière

Le 28 Février

MAUD

DRAME

INTERPRÉTÉ PAR

RUPERT JULIAN et Miss Francelia BILLINGTON

Le 14 Février

Cœur de Métis

GRAND DRAME SOCIAL

INTERPRÉTÉ PAR

MITCHELL LEWIS

MUNDUS IMP.

MUNDUS IMP.

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE
· PARIS ·
16, Rue Grange Batelière

Le 14 Mars

LES AILES

GRAND DRAME

Interprété par les Artistes Suédois
de la Société SVENSKA

Le 21 Février

LA RÉVOLTE D'UNE CONSCIENCE

Drame interprété par

MISS RUTH STONEHOUSE

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE
 • PARIS •
 16, Rue Grange Batelière

PROCHAINEMENT

DANS LA BALANCE



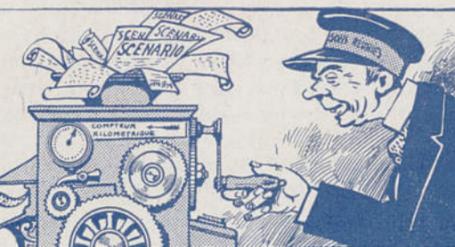
GRAND DRAME " GREATER VITAGRAPH "

interprété par

EARLE WILLIAMS



PRODUCTION HEBDOMADAIRE



Comptoir Ciné-Location Gaumont

Tih Minh, 5^e épisode : **Chez les fous** (645 m.). Nous avons vu une partie de la suite du grand ciné-roman d'aventures dont nous avions eu la vision au Gaumont-Palace. Quoique de plus en plus invraisemblablement romanesque, l'œuvre de MM. Louis Feuillade et Georges Le Faure continue à être très intéressante.

La mise en scène est vraiment parfaite. On y retrouve le sur talent de M. Louis Feuillade qui est un des maîtres de la cinégraphie française. L'interprétation est parfaite en tous points. G. Michel (le Dr Gibson), L. Leubas (Kistnor) et M^{me} G. Faraboni (la marquise Dolorès) ont fort bien campé leurs personnages. Quand à M. Biscot, dans le rôle de Placide, il est tout simplement des plus étourdissant de verve et d'esprit.

Le Sauveteur du Ranch « Arcraft » (1.500 m.). Un film de Douglas Fairbanks ne saurait être une œuvre banale. La part faite à l'imprévu, au merveilleux et, aussi, disons-le, à l'invraisemblable, il reste toujours de l'action, du mouvement harmonieux et de la méthode.

Le célèbre artiste est un des plus intéressants qui soit au cinéma. Sa belle culture sportive, son aplomb et sa physionomie sympathique lui valent des succès mérités auprès de toutes les catégories de public.

La mise en scène du **Sauveur du Ranch** est fort belle et la photo sans défaut.

Coup de foudre « Christies » (300 m.). Comédie comique d'un genre exagérément américain, amusant intermède bien exécuté.

Chamonix et le Massif du Mont-Blanc « Gaumont » (100 m.). Superbe plein air et bon film touristique français.



Établissements Pathé

La Vengeance m'appartient « Pathé » (1.200 m.). C'est comme le titre l'indique suffisamment, un drame, dont l'américanisme déconcerte un peu. Le sujet est embrouillé et fait assez mauvais ménage avec la logique, mais Irène Castle est jolie comme un ange, elle nage comme un triton, elle monte à cheval comme un instructeur du cadre noir de Saumur. Elle est tendre et chaste, même lorsqu'elle danse sur la scène d'un music-hall de bas étage. Que voulez-vous de plus. Si j'ajoute que les partenaires de la charmante artiste sont parfaits dans leurs rôles respectifs, que la mise en scène est soignée et que la photo, pour ne pas valoir celle de la « Casaque Verte », est tout de même assez réussie, j'aurai décerné à **La Vengeance m'appartient**, un bon point mérité.

Lui et la Voyante « Phunfilms » (230 m.). Comique assez bien tourné et suffisamment amusant. L'interprétation est charmante et la mise en scène soignée.

Le Croiseur Waldeck-Rousseau à Cattaro (265 m.). Très intéressant documentaire du service de la Marine. La photo est particulièrement remarquable en certains passages.

Torrents et Cascades en Californie « Pathécolor » (125 m.). Ces vues grandioses de paysages californiens sont vraiment saisissantes de réalité. L'exécution en est parfaite.



Etablissements L. Aubert

Betty, sois sage « Mutual pictures » (1.432 m.). Cette comédie nous montre que l'Amérique est, tout comme la France, victime des accapareurs qui rendent impossible la vie au pauvre monde. Et c'est pour Miss

Jackie Saunders, une occasion de déployer toute sa fantaisie, tout son talent primesautier. La charmante artiste ne s'en fait pas faute et mène le train avec la plus trépidante virtuosité. Ses partenaires, entraînés par l'exemple, lui donnent allègrement la réplique et complètent heureusement un ensemble de premier ordre.

La mise en scène est originale et bien dans la note. Certaine randonnée en automobile est réglée de main de maître.

Betty sois sage est un bon film.

Monsieur garde Bébé! « Nestor » (305 m.). Fantaisie américaine fort bien menée par de joyeux interprètes; c'est un bon comique pour faire un intermède.

L'Insulte « S. C. M. Y. » (600 m.). Ce petit drame italien a pour cadre la guerre sur le Piave ou la Piave, à votre choix. Ce n'est pas un film de propagande, oh! non. Il y a là-dedans une histoire d'embusqué qui, après avoir obtenu d'être mis en sursis, devient courageux en entendant siffler les balles et surtout en sentant le contact des héros du front.

Le fait n'a, du reste, rien d'extraordinaire; combien de froussards a hanté, sans s'en douter, une âme de vrai poilu dans un coin ignoré de leur cœur.

L'interprétation est convenable et on a choisi, pour la mise en scène, de saisissants paysages.

Je ne parle pas de la photo. Ce film est consolant pour notre amour-propre; il prouve qu'en France, l'embuscomanie est inconnue puisqu'il faut aller en Italie pour y trouver des spécimens de ce genre de bipèdes.

Aubert Magazine. Intéressant document des actualités mondiales.

L'OUVREUSE DE LUTÉZIA.



Paris, le 4 Février 1919.

Monsieur le Rédacteur en Chef
de la Cinématographie Française,
Paris.

Monsieur,

Je vous prie de bien vouloir insérer dans les critiques de votre prochain numéro à la rubrique Etablissements L. Aubert, le texte ci-joint, juste rectification à l'erreur commise par votre Rédacteur dans son appréciation sur notre film « La Double Erreur ».

Nous espérons que vous voudrez bien nous donner cette légitime satisfaction.

Veillez agréer, Monsieur le Rédacteur en Chef, les assurances de notre considération distinguée.

AUBERT.



Paris, le 4 Février 1919.

Monsieur le Rédacteur en Chef
de la Cinématographie Française,
Paris.

Monsieur,

Nous lisons avec stupéfaction les quelques lignes que vous avez consacrées à notre film « La Double Erreur ».

Nous vous concéderons volontiers que « l'Ouvreuse de Lutétia », rédacteur des impartiales critiques cinématographiques dans votre estimée publication, soit experte dans le maniement du balai grand et petit... qu'elle le soit dans la manœuvre tactique des petits bancs... qu'elle ait quelque maîtrise dans l'art de tasser le spectateur bienévolé sur un strapontin, commodément installée derrière le plus gros pilier de la salle de cinéma... qu'elle soit aussi adroite dans l'art délicat et subtil de pressurer, dépouiller, rançonner avec une méthode rationnelle, consciencieuse et très parfaitement organisée, le timide ou le rébarbatif.

Mais nous sommes obligés de constater que de conduire les spectatrices au petit endroit pendant l'entr'acte, ne l'a point préparée aux graves devoirs du critique.

Nous voulons ignorer si le type de votre ouvreuse est un contretype, mais nous pouvons hautement affirmer que « La Double Erreur », le drame présenté par les Etablissements Aubert, n'en est pas un.

La copie soumise à l'appréciation des Directeurs à l'Aubert-Palace, le mercredi 29 janvier, est d'une indéniable origine. Cet échantillon (pour parler le langage du métier) est d'importation américaine directe. La photo calomniée est non seulement correcte et d'une impeccable technique, mais toujours d'une extrême luminosité et d'un beau relief.

Ouvreuse élégante et littéraire... comme dit votre ami le sergent de ville, restez au vestiaire, prenez la pinceau, et posez la plume!

Les directeurs qui passeront *La Double Erreur*, le public qui verra ce film sur l'écran sauront mieux qu'une fastidieuse polémique décider entre l'opinion de l'ouvreuse et l'affirmation que M. Aubert formule en un style élégant et courtois.

L'O. de L.



Agence Générale Cinématographique

Yachting sur la glace (85 m.). Délicieux plein air qui nous fait voir des courses à la voile sur la glace. Les évolutions de ces traîneaux à voiles sont des plus gracieuses. Très bon film.

Le Géant de la Forêt (1.200 m.). Bonne comédie dramatique bien interprétée par tous les protagonistes en tête desquels se place, par son talent de comédienne, sa grâce juvénile, Miss Myrtle Gonzalès qui interprète à la perfection le rôle de Julia, la fille d'un brave homme de parvenu qui ne veut à aucun prix que sa fille travaille.

L'argument de ce scénario plaira beaucoup. Les sites forestiers sont de toute beauté et la photo est en tous points parfaite.

A chacun son tour (590 m.). Comédie burlesque assez amusante qui réédite bien des trucs de mise en scène déjà vus mais toujours séduisants.

Les Fiançailles de Minuit (1.550 m.). Quoiqu'un peu longue j'aime beaucoup cette comédie dramatique qui met en jeu l'esprit inventif du fils d'un constructeur de coffres-forts, et aussi ses sentiments bienveillants qui l'incitent à aider un cambrioleur émérité à revenir dans le droit chemin. Le rôle est tenu par un jeune artiste, M. Jack Mulhall, sur les mérites duquel on ne s'est pas suffisamment arrêté, me semble-t-il. En Amérique, comme en France du reste, et un peu partout aussi, lorsqu'un artiste a été qualifié étoile ou vedette, il peut jouer médiocrement, on n'ose plus s'en apercevoir. Voilà plusieurs films interprétés par Jack Mulhall où je constate l'entrain juvénile, la virtuosité sportive et les réelles qualités de comédien de ce jeune artiste que, jusqu'à présent, que je sache, on ne nous a pas présenté comme une vedette. Et pourtant?... Aussi, usant de mon droit de critique, j'affirme que ce jeune artiste est un des meilleurs des studios américains. Le scénario de ce film est bien découpé, la mise en scène parfaite et la photo nous donne des effets de clairs-obscur des mieux réussis.

Bon film qui plaira certainement.

Sammy au Mexique (195 m.). Dessins animés assez amusants.

Rencontré l'ami Druhott qui m'annonce sa prochaine démobilisation.

Aux séances de présentations il fait un froid de canard. Et lorsque l'on est par trop gelé on va se dégourdir un peu les jambes sur le boulevard du Temple. J'avisé un groupe où l'on ne parle ni d'exclusivités, ni de confirmations, ni de premières semaines mais de la salle de la rue de l'Entrepôt qui est chauffée! L'ami Koller nous raconte sans sourciller que M. P. brodé sur le brassard des « Military-Policemen » veut dire « Moving Pictures »!... Et que ce sont des agents américains spécialement désignés pour maintenir l'ordre dans les cinémas et arrêter les interruptions de courant, d'où leur présence inattendue à la porte de la salle de présentation.

Ciné-Location "Eclipse"

La Jungfrau Interlaken (135 m.). La valeur photographique de ce film est de tout premier ordre. Tous les sites ravissants que nous voyons se détachent stéréoscopiquement et nous donnent l'impression de voguer sur le lac de Thoune.

La Vedette mystérieuse nous donne son 6^e épisode. **La Chambre au secret** (725 m.). Toutes ces dramatiques histoires sont fort bien mises en scène, jouées avec talent et fort bien photographiées.

Ambroise millionnaire (995 m.). Comédie comique de la « Triangle Keystone ». Et ce titre seul me dispense d'en dire plus long car on sait avec quel soin et quelle virtuosité sont filmées les amusantes comédies de la « Triangle » qui malgré leur métrage ne semblent jamais trop longues.

La Passagère (1.650 m.). Très bonne comédie dramatique dont le premier rôle est interprété par la belle et séduisante M^{lle} Pina Menichelli très en progrès sur elle-même et qui, lorsqu'elle se sera tout à fait déshabituée de certaines petites nervosités inutiles, sera tout à fait parfaite.

C'est l'histoire d'une jeune orpheline élevée dans le luxe par sa marraine et, à la suite de la mort subite de cette dame, jetée à la rue par l'héritière des biens de sa bienfaitrice.

Ce rôle de composition n'était pas sans difficulté. Pina Menichelli s'en est tirée avec un réel talent. Très maniérée, comme il convient, dans la première partie où elle personnifie la jeune fille riche, oisive et adulée par les coureurs de dots, elle a, dans la seconde partie, lorsqu'elle est pauvre et obligée de gagner sa vie en étant gouvernante de deux jeunes filles laides, des jeux de scène d'un naturel exquis, d'un enfantillage des plus charmants. Dans la troisième partie elle s'impose comme fiancée à son vieil ami l'ingénieur Guillaume Kerjean, que tant de tendresse effarouche un peu. Dans la quatrième partie elle s'est fait épouser par Kerjean qui finalement l'aime comme doit être aimée une aussi adorable créature.

Dans ces rôles de tendresse sincère, Pina Menichelli est bien supérieure à tout ce que nous avons vu d'elle, ou, nous le constatons elle était déjà une artiste des plus appréciables. Mais, à mon avis, l'emploi de femme fatale comme dans *Le Feu*, par exemple, ne lui va pas du tout. Elle dénature son véritable talent fait de sincérité et non de malchanceuse perversité.

Dans *La Passagère*, Pina Menichelli est parfaite en tous points. Elle porte avec autant de chic les robes simples de gouvernante ou d'institutrice que d'élégance les toilettes somptueuses de jeune fille ou de jeune femme allant en soirée avec son mari.

La mise en scène fait honneur à la réputation artistique de « L'Itala-Film », la photo est de toute beauté.

Encore un film qui aura un succès très mérité par son sujet, sa réalisation et sa belle interprète, qui serait,

à l'écran. la Chrysis rêvée d'une *Aphrodite*, de Pierre Louys, Tous les autres rôles sont fort bien tenus par d'excellents artistes qui, sans exagération aucune, se sont montrés parfaits comédiens.



Union Eclair

Maciste somnambule « Vedette Film U. A. Itala-Film » (1.650 m.). L'action de cette comédie romanesque qui, très heureusement fait suite à **Maciste Athlète** (II) et à **Maciste détective** (I), plaira certainement. C'est du bon gros melo, sans d'autres prétentions, que celle d'intéresser et d'amuser les spectateurs. En un mot, c'est un film très public.

Inutile de dire que Maciste est toujours des plus sympathique, que son ami Delgoméz est amusant et que tous les artistes jouent bien. C'est une vérité que les très nombreux spectateurs ont reconnu.

La photo, la mise en scène sont ce qu'il se fait de mieux à l'Itala-Film qui, comme on le sait, est une firme éditrice italienne des plus réputée par son souci de réaliser le plus d'art possible. En un mot, grand succès très mérité, du reste.



Cinématographes Harry

Georget et le Mexicain (300 m.). Comédie bouffe assez amusante qui se termine bien entendu par le mariage de Georget avec sa chère et tendre. La photo est bonne. L'interprétation est amusante, la mise en scène soignée. Que faut-il de plus ?

La Ruse de Mary (1.450 m.). Cette comédie sentimentale est tout simplement délicieuse, fine, spirituelle. — Je m'arrête, car je ne veux pas faire exploser l'incompréhensible mauvaise humeur d'un confrère de M. Harry. — La principale interprète de cette petite, disons même

de cette éternelle leçon de morale : *Patience et longueur de temps font plus que force et que rage*, c'est Miss Mary Miles, l'adorable ingénue dont le jeu est si simple, si naturel, si humoristique aussi que je le donne en modèle à nos artistes de théâtre, à celles de la Comédie-Française, en particulier, auxquelles il ne donnera pas de leçons de métier, ces dames n'en ont que trop, mais des leçons de sincérité : puis, en passant, elle comprendront peut-être qu'au cinéma, il faut avoir 18 ans, comme Mary Miles, pour interpréter des ingénues.

Le sujet se résume en quelques mots. Dans une région montagneuse, près d'une petite ville, un homme — ce lascar-là doit venir d'Europe — a acheté une grande propriété; et, imbu de ses droits de propriétaire, il fait le grand seigneur, le hobereau, dans toute l'antipathie que ce mot comporte, et défend à ses voisins de passer dans son bois, de pêcher dans sa rivière, de ramasser son bois mort, de se servir de son chemin.

La colère gronde et le village va s'ameuter contre lui, lorsque Mary s'interpose, fait rentrer les pistolets dans les gaines et gentiment dit au vilain bonhomme qu'il sera puni un jour ou l'autre de sa méchanceté, de son insociabilité. Le ciel se charge d'exaucer la prédiction de Mary. Un ouragan terrible dévaste la région. L'habitation du propriétaire est crevée par des torrents de pluie et lorsqu'il réclame des secours, tout le village lui tourne le dos.

Seul, son fils, un brave type qui a remarqué Mary et qui ne lui est pas indifférent, obtient quelques victuailles. Mais, très spirituellement, Mary ne les lui accorde qu'en échange de son travail, et elle lui fait balayer la boutique de son père qui est épicier.

A partir de cette scène, grâce aussi aux sous-titres des plus spirituels, des plus amusants qui font une heureuse allusion à la vie chère, le film devient de la haute comédie.

Le hobereau qui avait des invitées, une dame et sa fille, qu'il veut faire épouser à son fils, est obligé d'aller à contre-cœur dans la seule épicerie du pays. C'est Mary qui le reçoit et qui lui fait payer le jambon 50 dollars la livre. C'est à prendre ou à laisser. Après avoir grogné, le gentilhomme campagnard s'exécute et obtient pour 1.000 dollars, des vivres pour ses invitées et lui.

Ayant compris la leçon, car ses invitées partent en faisant claquer ce qui reste des portes démolies par l'ouragan, le hobereau s'humanise. Mary lui offre une place à la table de son père, et ça finit par un mariage.

Servi par une impeccable photo, encore un film pour lequel M. Harry n'aura jamais assez de copies disponibles, car on va se l'arracher.

Simplex

PHOCEA-FILM

Marseille — 3, rue des Récolettes — Marseille

Très prochainement :

“ Le Mystère de la Maison grise ”

Scénario et Mise en Scène de M. M. MARIAUD

INTERPRÉTÉ PAR

M. J. BOULLE

DE LA “ PORTE-SAINT-MARTIN ”

M^{lle} TANIA DALEYME

M. MAX CLAUDET -- M. ZORILLO

CE FILM TRIOMPHERA :

Parce que Son Scénario procède d'une idée entièrement nouvelle.
Il est admirablement interprété.
Sa photographie est de tout premier ordre.

PROCHAINEMENT :

Un grand film français

L'ÉTOILE ROUGE



RED STAR

?

Simplex
TRADE MARK REGISTERED

L. Van Goitsenhoven (Belgica)

Ambrosia « Blue Bird » (1.600 m.). Bonne comédie sentimentale fort bien jouée, bien mise en scène et d'une impeccable photo. La principale interprète, Miss Ella Hall est des plus adroite et sa physionomie expressive donne beaucoup de charmes à un rôle des plus sympathique. Le sujet de ce film souligne la coupable naïveté de certaines femmes qui se laissent prendre facilement aux rites de certaines religions nouvelles qu'exercent des individus sans scrupules exploitant, non sans succès, la bêtise humaine.

Pour guérir Lolotte « Vitagraph » (325 m.). Amusante petite comédie comique bien jouée, bien mise en scène dont le sous-titre pourrait être : l'art de punir les suffragettes comme elles le méritent.

La Grèce Ancienne et Moderne « Albion » (140 m.). Très beau plein air, photographie remarquable.



Univers Cinéma Location

Le Mensonge, ses sourires et ses larmes « Latina Ars » (1.600 m.). Dans ce grand drame sentimental et d'aventures, nous retrouvons avec plaisir M^{lle} Fabienne Fabrèges qui donne à l'interprétation du rôle de Maud, tout son charme, ainsi que son rare talent de composition.

La mise en scène est très soignée. La taverne montmartroise est d'une reconstitution habile. La scène à bord du Transatlantique est bien conduite et le dénouement, très émouvant, termine en beauté ce film dont la photo est des plus lumineuse.

Les Petits Métiers en Indo-Chine « Unicel » (100 m.). Bon petit documentaire très intéressant.



Kinéma Location

Victimes de l'Ambition « Samuelson » (3.150 m.). Ce film est découpé en sept épisodes de 450 mètres. Le sujet est original. Il peut se résumer ainsi. Une jeune femme se laisse entraîner par coquetterie et par ambition aussi à se laisser presque offrir, par un vieil et entreprenant adorateur, une toilette d'un prix des plus élevé. Son mari lui fait de sévères remontrances. Prise d'un violent mal de tête après cette discussion, cette jeune femme prend un stupéfiant et s'endort.

En songe, elle voit tous les malheurs, toutes les peines qu'ont subis les multiples artisans de cette robe de soie ornée de dentelles rares, de fourrures précieuses. Sur l'écran, son rêve se matérialise en épisodes se passant en Italie, à Lyon, en Hollande, à Whitechapel, en Russie et à Paris. C'est dire la variété des sites et surtout la virtuosité du metteur en scène dont les reconstitutions ne méritent que des éloges. L'épisode italien est des plus lumineux. La reconstitution de la Hollande au XVII^e siècle est très artistiquement conçue : en un mot, c'est un très bon spectacle. Ce film est intéressant, il doit avoir du succès. Il est accompagné d'une série d'affiches remarquablement dessinées dont nous admirions tous les maquettes et les épreuves. Miss Gladys Cooper est une charmants artiste et une bonne comédienne dont la diversité d'interprétation nous donne sept rôles parfaitement interprétés.

Bonne photo et virages des plus artistiques.



L. Sutto

Il y a d'abord une erreur qu'il convient de rectifier. Sur le programme de la Chambre Syndicale vous lisez : « Film Français Hervé ». Le seul film français c'est une petite comédie champêtre de 380 m., intitulée **Simple histoire**, qui n'est pas sans mérites.

Le Prix du bonheur (1.450 m.), drame et **Le Bas oublié** (275 m.), comique sont des films américains qui auraient mérité un plus nombreux public. Voilà trois semaines que M. Sutto présente des programmes le samedi matin, l'expérience est concluante, le public boude.

Quand à ceux qui, très prochainement, ont l'intention de présenter des programmes le samedi après-midi je crois que s'ils veulent avoir du public ils feront bien d'inviter les midinettes qui font la semaine anglaise. Ce sera peut-être amusant, mais pas très commercial.

NYCTALOPE.

PROPOS CINÉMATOGRAPHIQUES



FÉLICITATIONS

Nous avons le plaisir d'apprendre que M. Bourageas, directeur du *Petit Marseillais*, président du Conseil d'administration de la « Phocéa », vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

La *Cinématographie Française* et sa rédaction sont heureuses de présenter leurs félicitations à M. Bourageas dont la promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur honore la presse régionale et l'industrie cinématographique.

DEPLACEMENTS

M. Chuchelet part aujourd'hui pour l'Angleterre où d'importantes affaires le réclament.

Nous souhaitons à notre ami un heureux voyage.

ANDRE HUGON

Que nous avons rencontré est à la veille d'être démobilisé. Il fait de nombreux projets que son activité réalisera certainement.

Il se pourrait que *Chères Images* soit le titre du prochain film qu'il tournera. C'est un très intéressant scénario sentimental et dramatique de François Signerin dont l'interprétation sera de tout premier ordre.

PRODIGALITE

Mary Pickford qui a été très gravement alitée va se remettre au travail. Elle doit tourner deux scénarios qu'elle aurait payé, dit-on, 40.000 dollars pièce, soit près de 250.000 francs!... Et pendant ce temps-là nos scénaristes européens se nourrissent d'espérances et boivent de l'eau claire.

PRENEZ NOTE

Nous apprenons que M. Félix Brochier, le loueur bien connu de tous les exploitants de la région du Sud-Est, prend la direction de la Société Marseillaise du Film, 19, rue Paradis, à Marseille.

Nous sommes persuadés que MM. les exploitants trouveront à cette agence les films à grosses recettes.

AU PALAIS DU TROCADERO

Dimanche 9 février à 2 heures, la Ligue maritime française organise, sous la présidence de M. le Ministre de la Marine, un gala qui comprendra la présentation d'un film maritime, l'audition de la musique de la flotte, venue spécialement de Toulon à cet effet, des fragments des *Erynnies*, joués en costumes, musique de Massenet, et de l'audition du grand orgue.

SOCIÉTÉ DES AUTEURS DE FILMS

16, Faubourg Saint-Denis, Paris

La dernière Assemblée préparatoire de la Fédération de la Cinématographie Française sera tenue Dimanche 9 Février, à 10 heures du matin, au Siège de la Société des Gens de Lettres, 1, cité Rougemont.

Les délégués de tous les groupements corporatifs termineront l'examen des statuts et cette importante fédération sera définitivement constituée pour la défense du film français.

CRUELLE ENIGME

Comment se fait-il que les contre-types de Rodin, par exemple, soient, de l'aveu des experts, connaisseurs, et autres amateurs d'art éclairés, d'une exécution bien supérieure aux œuvres originales que le Maître avait pris la peine de faire signer sous ses yeux et dont il avait dirigé lui-même l'exécution.

En cinématographie ne peut-il en être de même, et les contre-types ne peuvent-ils pas être, sinon supérieurs, du moins égaux aux positifs qui ont servi à leur reproduction?

Pourquoi le modèle des contre-types de La Statuaire trompe-t-il, par sa perfection, les experts les plus avertis?

Pourquoi le dernier des opérateurs projectionniste peut-il, en constatant la platitude de la photo, affirmer à coup sûr : « ça, c'est un contre-type! »

La cinématographie n'a-t-elle pas ses « praticiens » habiles?

Simplex

A L'AMICALE

Dans sa dernière séance, le Comité de l'Amicale du Cinéma que préside l'excellent artiste Georges Wague, d'importants sujets de discussion ont été abordés.

Par la voix de M. Gauthier les artistes se plaignent de l'oubli dans lequel les laisse généralement la publicité faite pour les films. Alors qu'aux Etats-Unis le nom de l'interprète prend plus d'importance que celui de l'ouvrage, on semble chez nous vouloir étouffer la voix de la renommée en ce qui concerne les artistes.

La question des émoluments a été également traitée et, sur ce point, l'avis général est que le cinéma nourrit mal ses meilleurs serviteurs.

Enfin! une décision fort louable a été prise qui pourra être grosse de conséquences heureuses. *L'Amicale* veut tourner un film à son bénéfice. Chacun y apportant sa collaboration dévouée et... gratuite, ce film sera peut-être une révélation.

C'est la grâce que lui souhaite de tout cœur la *Cinématographie Française*.



UN HOMMAGE MÉRITÉ

Notre excellent confrère, *Le Cinéma Belge* publie un article concernant Georges Demeny.

En présence de la « conspiration du silence » qu'on semble avoir organisée au sujet de ce grand précurseur, il y a un véritable mérite à tirer de l'oubli le nom du savant que la cinématographie vient de perdre.

Aussi nous associons-nous de tout cœur à l'esprit des lignes suivantes que nous détachons de l'article du *Cinéma Belge* :

« M. Demeny a résumé dans une très intéressante brochure, intitulée « Les origines du cinématographe », les étapes successives de ce merveilleux instrument et les péripéties douloureuses que lui ont valu ses recherches.

« Son nom figure au livre des récompenses de la première exposition de Photographie en 1892, où il exposait pour la première fois un portrait parlant, disant « Je vous aime ». C'était peu, mais c'était le commencement de la projection animée.

« En principe, le cinématographe n'était pas brevetable; les disques obturateurs et le ruban pelliculaire étaient du domaine public; mais la disposition mécanique d'entraînement discontinu du film était à trouver. Dès 1893 M. Demeny fit connaître sa came excentrique qui permettait d'entraîner à 20 arrêts à la seconde et même beaucoup plus, des films de 6 centimètres de largeur sans jamais les déchirer. Cette came donnait une solution élégante du problème réalisant un mou-

vement d'arrêt par des mouvements de rotation continus; elle fut prise dès le début par l'étranger.

« C'est dans son laboratoire privé, à Levallois-Perret, qu'après des pourparlers avec MM. Lumière, qui n'aboutirent pas, M. Richard et ensuite M. Gaumont traitèrent avec lui au sujet de son invention qui ne fut connue qu'en 1895.

« Georges Demeny a fait école dans la physiologie et l'éducation des mouvements. Il a connu de sérieux déboires industriels, et n'a pu jouir des avantages pécuniaires de ses inventions; mais il s'en est consolé par sa passion de l'étude.

« Quand donc l'Etat, la collectivité comprendra-t-elle et qu'il est d'intérêt général de fournir aux chercheurs sérieux les moyens d'œuvrer et de produire, au lieu de se désintéresser d'eux et souvent de les paralyser dans leur noble labeur?

LA DÉMOBILISATION DES FRANÇAIS D'OUTRE-MER

(Extrait de « l'Exportateur Français », Emmanuel Brousse, député).

Un service spécial « Mobilisés de l'Etranger » sera créé au Sous-Secrétariat de la Démobilisation.

Il centralisera toutes les questions relatives au renvoi dans leurs foyers des mobilisés venus de pays étrangers et y retournant (démobilisation formelle ou mise en sursis ou en permission-embarquement-transport). La création de ce service sera annoncée par la presse (de façon à permettre aux intéressés de présenter demandes ou suggestions).

Tout mobilisé venu de l'étranger, étant ou non en sursis, sera invité à remplir une fiche spéciale. Le recensement étant ainsi opéré par le Sous-Secrétariat de la Démobilisation, des dispositions seront immédiatement prises pour les transports.

Il est impossible, en tout état de cause, de prolonger l'incertitude et de laisser dans une situation d'infériorité nos vaillants compatriotes qui ont défendu avec tant d'ardeur la cause de la France sur les champs de bataille et soutiennent avec intrépidité son prestige à l'étranger et dans les pays d'outre-mer. Il faut régler sans délai le statut des mobilisés d'outre-mer jusqu'ici injustement sacrifiés au plus grand détriment de l'intérêt national.

PATATI et PATATA.

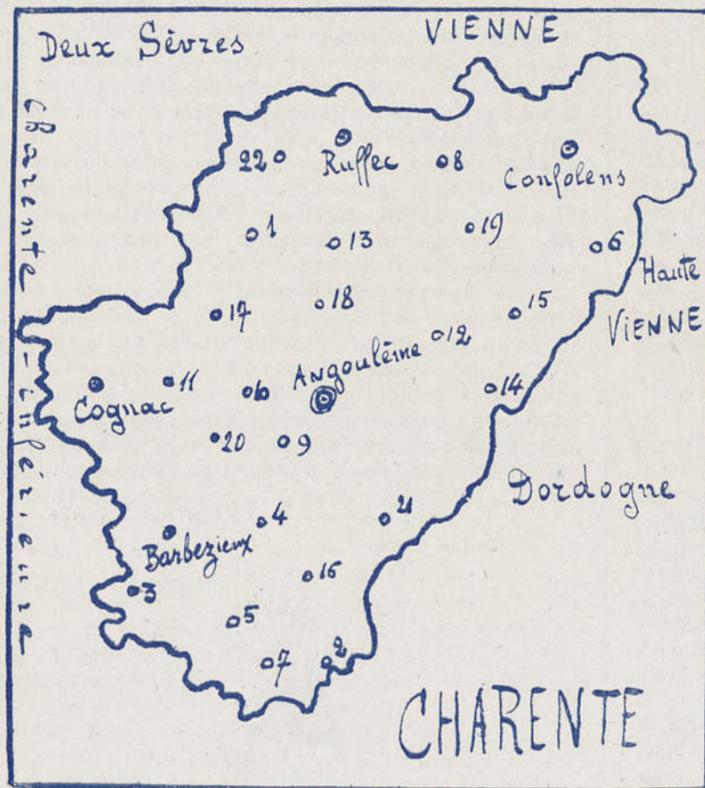


Le Tour de France du Projectionniste

Charente

351.730 habitants : 12 cinémas.

Préfecture :			
Angoulême	38.221 habitants	4 cinémas	
Sous-Préfectures :			
Barbezieux	4.312	—	1
Cognac	19.188	—	6
Confolens	3.088	—	—
Ruffec	3.483	—	—
Chefs-lieux de Canton :			
1 Aigre	9.180	—	—
2 Aubeterre	5.776	—	—
3 Baignes-Sainte-Radegonde	5.874	—	—
4 Blanzac	8.767	—	—
5 Brossac	4.619	—	—
6 Chabonais	13.030	—	—
7 Chalais	7.601	—	—
8 Champagne-Mouton	5.992	—	—
9 Châteauneuf	9.122	—	—
10 Hiersac	6.770	—	—
11 Jarnac	11.606	—	1
12 La Rochefoucauld	12.744	—	—



13 Mansle	11.487 habitants	—	cinémas
14 Montbron	9.946	—	—
15 Montmbeuf	10.888	—	—
16 Montmoreau	7.541	—	—
17 Rouillac	9.718	—	—
18 Saint-Amant-de-Boixe	7.595	—	—
19 Saint-Claud	10.299	—	—
20 Segonzac	12.033	—	—
21 Villebois-la-Valette	9.515	—	—
22 Villefagnau	9.069	—	—

Pour un pays riche comme la Charente, où l'industrie rivalise avec la culture et l'élevage, nous nous étonnons de ne compter que 12 cinémas.

Angoulême avec 38.221 habitants, n'a que 4 cinémas : CINÉMA (M. Robin); CINÉMA-THEATRE-PATHE (M. Gérard); KURSAAL-CINÉMA (rue St-Martial) et ROYAL-CINÉ (M. Métain).

Et à Cognac, nous relevons pour 19.188 habitants, 6 cinémas : CINÉMA (M. Delvaux); CINÉMA-PATHE (M. Brunner); CINÉMA-PATHE (M. Magisgarde); GRAND-CINÉMA-PALACE (M. R. Laparra); CINÉMA DES VARIÉTÉS (M. Triget) et CINÉMA-GAUMONT (M. Orgebin).

Soit environ 20.000 habitants de moins et 2 cinémas de plus. Il doit y avoir, certainement, encore quelques cinémas à monter dans ce département.

Nous avons reçu une lettre de M. Bonval, directeur du cinéma des Alliés (ex-Cinéma-Idéal) à Argentan (Orne).

Notre aimable correspondant veut bien considérer *La Cinématographie Française* comme une tribune libre, ce dont nous le remercions, pour nous signaler des omissions que, grâce à lui, nous sommes heureux de rectifier. A Caen, ou avant la guerre, il n'y avait que 49.934 habitants, il y en a, maintenant, plus de 100.000, pour 3 cinémas au lieu de 4. Les villes de Bayeux et de Falaise ont chacune un cinéma et à Condé-sur-Noireau, notre correspondant va, très prochainement, en ouvrir un. Tous nos vœux de réussite. Remercions M. Bonval de ses renseignements et souhaitons que tous nos lecteurs veuillent bien imiter son exemple et nous signaler, s'il y a lieu, les erreurs et les omissions imputables comme je l'ai expliqué dans le numéro 11 du 18 janvier dernier, à la négligence des uns, à la mauvaise volonté des autres, et surtout au manque absolu de coordination professionnelle et confraternelle des efforts de la corporation des directeurs de cinéma qui ne se syndiquent pas autant que leurs intérêts le leur ordonnent. Après 4 ans de servitude, la Belgique vient de retrouver son indépendance et sa liberté. Elle annonce déjà 837 cinémas pour 7.000.000 d'habitants (avant la guerre). Proportionnellement, (39.252.250 habitants avant la guerre), nous devrions donc en avoir environ 4.500 et nous en recensons péniblement, très péniblement, 1.500!...

LE CHEMINEAU.



Notre collaborateur, V. Guillaume Danvers, a reçu cette lettre d'un lecteur de la *Cinématographie Française*. Il nous la communique car elle souligne l'intérêt sans cesse grandissant que porte le public à l'art cinématographique français qui, selon qu'il sera plus ou moins bien exercé par ceux qui en ont pris la responsabilité, peut et doit prétendre à une place, la première, dans le mouvement cinématographique mondial.

J'ai lu dans la *Cinématographie Française* du 18 janvier votre article intitulé « Le Public bouge »; je voudrais, à ce sujet, vous soumettre quelques réflexions par lui, inspirées. Je m'intéresse assez, comme spectateur, et bien humblement, aux questions cinématographiques et je suis un de ceux qui déplorent cette indifférence inepte du public qui « encaisse » sans broncher les films les plus absurdes et les plus mal conçus. Votre article m'apportant la nouvelle d'une manifestation des spectateurs m'a causé une douce joie : enfin « ils » se réveillent! ils sortent de leur apathie! Le directeur d'une salle de projection ne pourra plus infliger délibérément à sa clientèle la vision de scènes ne présentant d'autre intérêt que leur genre apache ou grossier. Cependant je ne suis plus d'accord avec vous lorsque vous affirmez que le public « en matière d'art, a toujours jugé sainement et en dernier ressort ». Vous me permettez de douter de la valeur de ce « jugement dernier » à moins que par ce mot « public » vous n'entendiez la réunion de personnes d'un niveau intellectuel au-dessus de la moyenne. J'ai encore dans les oreilles la clameur sauvage poussée par la salle entière d'un cinéma populaire lorsque l'écran annonçait Mascamor ou La Double Croix; cependant en des établissements plus « select » les mêmes films (je ne discute pas leur valeur) étaient accueillis par un murmure de lassitude qui en disait long sur l'opinion des assistants relativement au roman-cinéma. Qui a raison? et que faut-il croire? Tel film dans tel arrondissement de Paris suscitera des bravos enthousiastes, et, dans le district voisin, des réflexions et des rires mi-spirituels témoignant de l'incompréhension des spectateurs plus ou moins cultivés, selon le cas, que les premiers. Un public éclectique est, je crois, difficile à constituer; le directeur de cinéma, avide de gros bénéfices, devra donc étudier l'état d'esprit de sa clientèle et se baser sur lui pour établir et composer son programme. Nous

voilà, de nouveau d'accord, comme vous voyez! Félicitez votre « ami V... » de son éclectisme! Les Grands est un des plus beaux films français de l'année passée et je me suis aperçu dans *Lorsqu'une femme veut* que M^{lle} Simone Frévalles n'avait rien perdu de son beau talent, au contraire.

Recevez, monsieur, mes sincères salutations. G. R.

Avec un retard inexplicable nous venons de recevoir cette lettre datée du 9 janvier :

Monsieur,

Je me permets d'écrire ce petit mot, je suis un lecteur de la *Cinématographie Française*. Ce serait pour savoir ce que gagnerait un jeune homme de 15 ans qui présente bien 16 ans ½ pour débiter comme acteur au cinéma? Monsieur je pense avoir une réponse favorable dans votre revue (*Boîte aux Lettres des curieux*).

Veillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

UN LECTEUR.

D'abord, mon jeune ami, vos 15 ans me permettent cette familiarité, quelles sont vos aptitudes? Savez-vous ou du moins vous faites-vous l'idée de ce que c'est que d'interpréter un rôle?... Car je ne pense pas que seul l'appât du gain vous incite à faire du cinéma et j'aime à croire qu'il y a aussi, dans la manifestation de votre désir, un tout petit peu de vocation artistique. Sinon, vendez des patates... des mauvais artistes, il n'y en a que trop. Le théâtre et le cinéma en sont congestionnés. Que gagnent-ils?... des appointements de misère que leur médiocrité ne vaut même pas. Que font-ils?... ils tirent le diable par la queue toute leur vie cherchant sans cesse le cachet problématique qui les fera dîner. Si vous voulez vous contenter d'être figurant, commencez par faire « La Tête à l'huile » dans un théâtre de comédie. Le chef de figurant vous remarquera peut-être, vous fera faire du CINÉMA!... et vous toucherez 8 francs pour toute la journée quand il en aura reçu 25!... Mais, vous voulez être artiste!... vivre un idéal pour la réalisation duquel vous piétinez, sans remords et sans scrupules, préjugés, conventions sociales, amitiés, et autres excédents de bagage sentimental. Dans ce cas, bonne chance, vous gagnerez 100 sous ou 100 louis mais entre nous commencez par apprendre le Français.

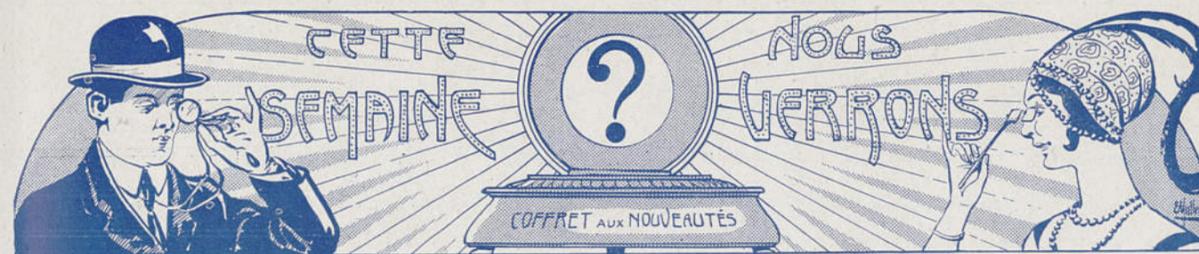
Artistic- Film Location

GENÈVE & 11, Rue Levrier, 11 & GENÈVE

/ EXCLUSIVITÉ
/ des principales
MARQUES AMÉRICAINES

MM. les Editeurs et Commissionnaires
qui n'ont pas de Représentants Exclusifs en Suisse
peuvent s'adresser à

ARTISTIC-FILM
GENÈVE -- 11, Rue Levrier -- GENÈVE



LUNDI Matin 10 FÉVRIER

(à 10 heures)

GAUMONT-THÉÂTRE, 7, Boulevard Poissonnière

Comptoir Ciné-Location Gaumont

Livable le 14 mars 1919 :

Gaumont-Tih-Minh. — **Oiseaux de Nuit**, 6^e épisode, grand ciné-roman d'aventures de MM. Louis Feuillade et Georges Le Faure, affiches et photos, 760 m.

Film Pallas, Exklusivité Gaumont. — **Les deux Orphelins** (Paramount Pictures), comédie sentimentale interprétée par Vivian Martin (affiches et photos), 1.500 m.

Gaumont. — **Dunkerque en avion**, service cinématographique de la marine française, documentaire, 90 m.

LUNDI Après-Midi 10 FÉVRIER

(à 14 heures)

MAJESTIC, 31, Boulevard du Temple

Agence Générale Cinématographique

Livable le 14 Mars :

La petite femme de paille, comédie en trois parties, 950 m. env.

Boby et C^{ie}, comédie sentimentale, 285 m. env.

Les Ailes, drame en trois parties, 975 m. env.

Ambroise et sa veuve, comique en deux parties, 695 m. env.



Ciné-Location-Éclipse

Livable le 14 mars 1919 :

La Vie des Chenilles, documentaire, 106 m. env.

Eclipse. — **Son Aventure**, série artistique Suzanne Grandais, comédie dramatique interprétée par Suzanne Grandais, 1.200 m. env.

Triangle K. — **Pauvre Toutou**, comique, 300 m. env.

Transatlantic. — **Valet de Cœur et Dame de Pique**, 740 m. env.



MARDI Matin 11 FÉVRIER

(à 9 h. 1/2)

PATHÉ PALACE, 32, boulevard des Italiens

Établissements Pathé

Date de sortie : 14 mars 1919.

Phocée Consortium. — **Vieillir**, interprété par E. Keppens, M^{lle} Militza, M^{lle} Simiane et M. Mafer, 2 aff. 80/120, 1.250 m.

Pathé. — **Toto mannequin par amour**, interprété par Toto, 1 aff. 80/120, 1 aff. générale Toto, 325 m.

Pathécolor. — **Meiringen et ses environs**, 140 m.

HORS PROGRAMME

Pathé. — **La Maison de la Haine** : 12^e épisode : **Sur la Terre de France**, interprétée par Pearl White et A. Moreno, 1 aff. 80/120, 480 m.

MARDI Après-Midi 11 FÉVRIER

(à 14 heures)

CRYSTAL-PALACE, 9, rue de la Fidélité

Cinématographes Harry

Georget fait la police, comique, 305 m.

La Grande Silencieuse, film officiel de l'Amirauté Britannique, 600 m.

Chaines brisées, par Miss Ethel Clayton et M. Carlyle Blackwell, 1.525 m.

MERCREDI Matin 12 FÉVRIER

(à 10 heures)

AUBERT-PALACE, 34, Boulevard des Italiens

Établissements L. Aubert

Livable le 21 mars 1919 :

Natura Film. — A travers la France : Tours et ses Environs, par Ardouin Dumazet, auteur du « Voyage en France », couronné par l'Académie Française, plein air, 150 m. env.

Inter-Océan. — L'Orage, drame interprété par Frank Mills, Affiches et Photos, 1.550 m. env.

Nestor. — Les Tribulations du Missionnaire, comique, 316 m. env.

Aubert-Journal, 150 m. env.

MERCREDI Après-Midi 12 FÉVRIER

(à 14 heures)

PALAIS de la MUTUALITÉ, 325, Rue Saint-Martin

Établissements Van Goitsenhoven

Livrables le 14 mars 1919 :

Phillips-Film. — Le Testament de l'Éditeur, comédie dramatique, interprétée par Louise Lovely, 1.350 m. env.

Vitagraph. — Un Problème embarrassant, comique, 275 m. env.

Albion. — Parc Japonais, plein air, 125 m. env.

Albion. — Malice des Bêtes, documentaire, 150 m. env.

~~~~~

Prière à MM. les Loueurs d'adresser aux Bureaux du Journal le programme de leurs présentations le **MERCREDI SOIR** au plus tard.

~~~~~

Le Gérant : E. LOUCHET.

Imprimerie C. PAILLER 7, rue Darcet, Paris (17^e).

La Cinématographie Française

à l'Étranger

L'interdiction d'exporter les journaux français étant levée depuis quelques jours, **LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE** a décidé de créer des abonnements à prix réduits pour les Directeurs d'exploitations Cinématographiques des pays alliés et neutres.

Le prix de l'abonnement d'un an est fixé à **50 fr.** pour MM. les Directeurs qui justifieront de leur qualité d'exploitants.

RAPID-FILM

Travaux Cinématographiques

10^e ANNÉE

TIRAGE

DÉVELOPPEMENT

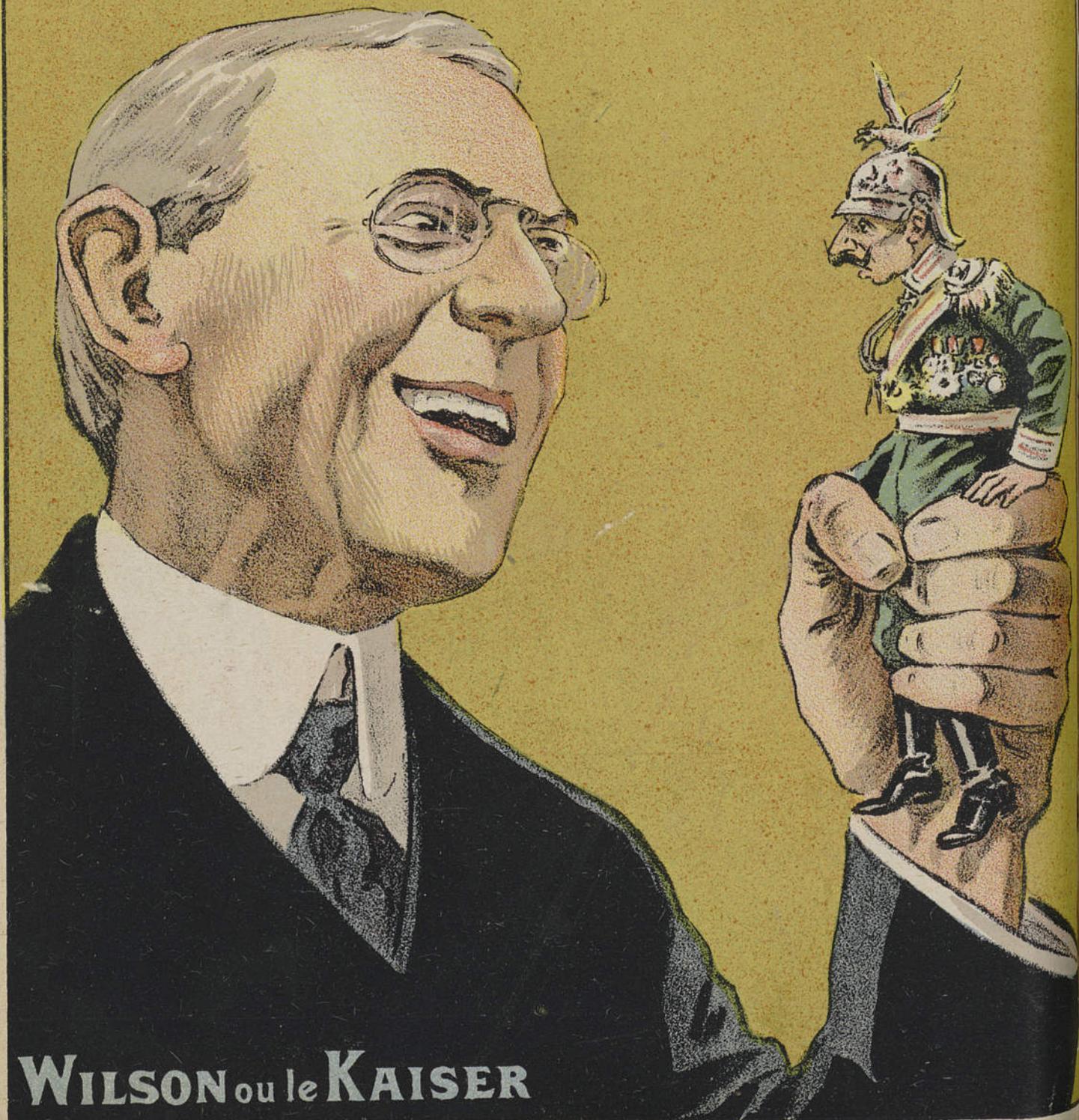
TITRES

6, Rue Ordener, 6 PARIS (XVIII^e)

Téléphone : Nord 55-96

Téléphone : Nord 55-96

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE



WILSON ou le KAISER